





ŒUVRES COMPLÈTES

D'ERNEST RENAN

FORMAT IN-8°

CALIBAN, drame philosophique. Un demi-volume	3 fr. »
LE LIVRE DE JOB. Un volume	7 fr. 50
LE CANTIQUE DES CANTIQUES. Un volume	6 fr. »
DE L'ORIGINE DU LANGAGE. Un volume	6 fr. »
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES. Un volume	7 fr. 50
ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE. Un volume	7 fr. 50
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. Un volume	7 fr. 50
HISTOIRE GÉNÉRALE DES LANGUES SÉMITIQUES. Un volume	12 fr. »
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE VOYAGES Un volume	7 fr. 50
QUESTIONS CONTEMPORAINES. Un volume	7 fr. 50
LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE. Un volume	7 fr. 50
AVERROÈS ET L'AVERROÏSME, essai historique. Un volume	7 fr. 50
VIE DE JÉSUS ILLUSTRÉE	4 fr. »

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

Six volumes in-8. — Prix de chaque volume : 7 fr. 50

VIE DE JÉSUS.
LES APOTRES.
SAINT PAUL, avec une carte des voyages de saint Paul.
L'ANTECHRIST.
LES ÉVANGILES ET LA SECONDE GÉNÉRATION CHRÉTIENNE.
L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

Sous presse : MARC-AURÈLE.

BROCHURES

LA CHAIRE D'HÉBREU AU COLLÈGE DE FRANCE	1 fr. »
DE LA PART DES PEUPLES SÉMITIQUES DANS L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION	1 fr. »
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE	1 fr. »
LETTRE A UN AMI D'ALLEMAGNE	» fr. 50
LA MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE EN FRANCE	1 fr. »
LA PART DE LA FAMILLE ET DE L'ÉTAT DANS L'ÉDUCATION	» fr. 50
SPINOZA, conférence donnée à la Haye	1 fr. »

MISSION DE PHÉNICIE

Cet ouvrage se compose d'un volume in-4 de texte de 888 pages et d'un volume in-folio de planches, composé de 70 planches ..... 200 fr. »

FORMAT GRAND IN-18

ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE	3 fr. 50
VIE DE JÉSUS, édition populaire	1 fr. 25

EN COLLABORATION AVEC M. VICTOR LE CLERC

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XIVe SIÈCLE

Deux beaux volumes in-8°. — Prix : 16 francs.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

CONFÉRENCES D'ANGLETERRE

ROME ET LE CHRISTIANISME
MARC-AURÈLE

PAR

ERNEST RENAN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897

Droits de traduction et de reproduction réservés.

PRÉFACE

L'institution des Hibbert lectures *a été fondée pour provoquer des séries de leçons sur les chapitres les plus importants de l'histoire religieuse. C'est ainsi que M. Max Müller y a traité du développement général de la religion dans l'Inde, que M. Le Page Renouf y a parlé du rôle religieux de l'Égypte. C'est en quelque sorte une chaire d'Histoire comparée des religions, mais une chaire où monte chaque année un nouveau professeur, et où chacun ne parle que de ce qu'il a spécialement étudié. Je me sentis donc profondément honoré quand*

les trustees *de cette utile fondation m'invitèrent à continuer un enseignement si dignement commencé. Il y avait longtemps que je désirais voir l'Angleterre et serrer la main des nombreux amis que j'y compte. J'acceptai, et certes une des récompenses de ma vie a été l'accueil bienveillant que j'ai trouvé chez la nation qui m'a toujours inspiré le plus d'estime et de haute sympathie. Ce spectacle d'un peuple fier et fort, avec la plus grande somme de liberté qu'on ait pu jusqu'ici faire porter à l'humanité, m'a procuré une vive joie et m'a confirmé dans la conviction que l'avenir de l'Europe, malgré bien des orages passagers, appartient à un idéal de lumière et de paix.*

Un des plus beaux établissements de l'Angleterre, la Royal Institution, *qui compte dans son sein tant d'hommes illustres, voulut bien aussi me demander de tenir la parole en une de ces soirées du vendredi où assiste tout ce que Londres a de plus éclairé. Je choisis Marc-Aurèle pour sujet de l'entretien, et me bornai presque à lire quelques touchants passages de ce moraliste incomparable. Aux applaudissements qui les accueillirent, je me convainquis de plus*

en plus que notre société policée n'est sceptique qu'en apparence, qu'elle a bien son dogme et un dogme excellent, la liberté, le respect de l'âme. Ce dogme-là vaincra tous les autres; seulement, il faut se garder de croire qu'on aide à son triomphe par des lois et des décrets. Laissez faire la liberté; les fanatiques la redoutent plus que la persécution; la liberté sait très bien toute seule se débarrasser de ses ennemis.

CONFÉRENCES HIBBERT

ROME ET LE CHRISTIANISME

PREMIÈRE CONFÉRENCE

PRONONCÉE LE 6 AVRIL 1880

EN QUEL SENS LE CHRISTIANISME EST UNE ŒUVRE ROMAINE



CONFÉRENCES HIBBERT

PREMIÈRE CONFÉRENCE

EN QUEL SENS LE CHRISTIANISME EST UNE ŒUVRE ROMAINE

Mesdames et Messieurs,

J'ai été heureux et fier quand j'ai reçu des curateurs de cette noble institution l'invitation de venir continuer ici un enseignement inauguré par mon illustre confrère et ami M. Max Müller, et dont l'utilité se révèlera de plus en plus. Une pensée large et sincère fructifie toujours. Voilà plus de trente ans que le vénérable Robert Hibbert

fit un legs destiné dans sa pensée à favoriser les progrès du christianisme éclairé, inséparables selon lui des progrès de la science et de la raison. Sagement interprétée, cette fondation est devenue, entre les mains d'administrateurs intelligents, le point de départ de conférences sur tous les grands chapitres de l'histoire religieuse de l'humanité. Pourquoi, se sont dit avec raison les promoteurs de cette réforme, pourquoi la méthode qui a été bonne dans toutes les parties de la culture intellectuelle ne serait-elle pas bonne aussi dans le domaine de la religion ? Pourquoi la poursuite de la vérité sans aucun souci des conséquences serait-elle dangereuse en théologie, quand elle est approuvée de tous dans le domaine des sciences sociales et naturelles ? Vous avez cru en la vérité, Messieurs, et vous avez eu raison. Il n'y a qu'une vérité, et c'est se

montrer peu respectueux envers la révélation que d'avouer que la critique doit adoucir, quand il s'agit d'elle, ses sévères procédés. Non, Messieurs, la vérité peut se passer de complaisances. Je me suis rendu avec bonheur à votre appel ; car j'entends les devoirs envers la raison exactement comme vous. Comme vous, je croirais faire injure à une croyance en admettant qu'elle a besoin d'être traitée avec une certaine mollesse. Je crois, comme vous, que le culte lû par l'homme à l'idéal consiste dans la recherche scientifique, indépendante, indifférente aux résultats, et que la vraie manière de rendre hommage au vrai, c'est de le poursuivre sans rémission, avec la ferme résolution de lui tout sacrifier.

Vous aspirez à ce que ces conférences présentent un grand ensemble historique sur les efforts que notre espèce humaine a

faits pour résoudre les problèmes qui l'entourent et qui touchent à sa destinée. Dans l'état actuel de l'esprit humain, personne ne peut espérer résoudre ces problèmes ; tout dogmatisme, par cela seul qu'il est un dogmatisme, nous est suspect. Nous accordons volontiers qu'un système religieux ou philosophique peut, qu'il doit même renfermer une certaine part de vérité ; mais nous lui refusons, préalablement à tout examen, la possibilité de renfermer la vérité absolue. Ce que nous aimons, c'est l'histoire. L'histoire bien faite est toujours bonne. Car, lors même qu'il serait prouvé que l'homme, en cherchant à saisir l'infini, a poursuivi une chimère, l'histoire de ces essais, plus généreux que réussis, sera toujours utile. Elle prouve que vraiment l'homme dépasse par ses aspirations le cercle de sa vie limitée ; elle montre quelle énergie il a dépensée

pour l'amour pur du bien et du vrai; elle nous apprend à l'estimer, ce pauvre déshérité, qui, outre les souffrances que la nature lui impose, s'impose encore la torture de l'inconnu, la torture du doute, les âpres résistances de la vertu, les abstinences du rigorisme, les supplices volontaires de l'ascète. Tout cela, est-ce en pure perte? Cet effort, sans cesse renouvelé, pour atteindre l'inatteingible, est-il aussi vain que la course de l'enfant après l'objet toujours fuyant de son désir? J'ai peine à le croire, et la foi, qui m'échappe quand j'examine en détail chacun des systèmes qui se sont partagé le monde, je la trouve en partie quand je réfléchis à l'ensemble de ces systèmes. Toutes les religions peuvent être défectueuses et partielles; la religion n'en est pas moins dans l'humanité quelque chose de divin et la marque d'une destinée supérieure. Non,

ils n'ont pas travaillé dans le vide, ces grands fondateurs, ces réformateurs, ces prophètes de tous les âges, qui ont protesté contre les fausses évidences du matérialisme grossier, qui se sont brisé la tête contre le mur de l'apparente fatalité qui nous enferme, qui ont usé leur pensée, donné leur vie pour l'accomplissement d'une mission que l'esprit de leur siècle leur avait imposée. Si le fait de l'existence des martyrs ne prouve pas la vérité exclusive de telle ou telle secte (toutes les sectes pouvant produire un riche martyrologe), ce fait en général prouve que le zèle religieux répond à quelque chose de mystérieux. Tous, tant que nous sommes, nous sommes fils de martyrs. Ceux qui parlent le plus de scepticisme sont souvent les plus convaincus, les plus désintéressés. Ceux qui ont fondé chez vous la liberté religieuse et politique, ceux qui ont fondé dans l'Eu-

rope entière la liberté de chercher et de penser, ceux qui ont travaillé à l'amélioration du sort des hommes, ceux qui trouveront sans doute le moyen de l'améliorer beaucoup encore, ont expié ou expieront leur bonne action ; car on n'est jamais récompensé de ce qu'on fait pour le bonheur de l'humanité. Et cependant ils auront toujours des imitateurs. Il y aura toujours pour reprendre leur œuvre des incorrigibles, des possédés de l'esprit divin qui sacrifieront leurs intérêts personnels à la vérité, à la justice. Allez; ils ont choisi la meilleure part ! Je ne sais quoi m'assure que celui qui, sans bien savoir pourquoi, par simple noblesse de nature, a pris pour lui dans ce monde le lot, essentiellement improductif, de bien faire, a été le vrai sage, a découvert avec plus de sagacité que l'égoïste le légitime emploi de la vie.

I

Vous m'avez demandé de retracer devant vous une des pages d'histoire religieuse qui mettent les pensées que je viens de dire dans leur plus grand jour. Les origines du christianisme sont l'épisode le plus héroïque de l'histoire de l'humanité. Jamais l'homme ne tira de son cœur plus de dévouement, plus d'amour de l'idéal que dans les cent cinquante années qui s'écoulèrent depuis la douce vision galiléenne, sous Tibère, jusqu'à la mort de Marc-Aurèle. Jamais la conscience religieuse ne fut plus éminemment créatrice, et ne fonda avec plus d'autorité la loi de l'avenir. C'est du sein du judaïsme que sortait ce mouvement extraordinaire, auquel nul autre ne saurait être comparé.

Mais il est douteux que le judaïsme seul eût conquis le monde. Il fallait qu'une école jeune et hardie, sortie de son sein, prît le parti audacieux de renoncer à la plus grande partie du rituel mosaïque. Il fallait surtout que le mouvement nouveau fût transporté dans le milieu grec et latin, en attendant les barbares, et devînt comme un levain au sein de ces races européennes par lesquelles l'humanité accomplit ses destinées. Quel beau sujet traitera devant vous celui qui sera chargé un jour de vous exposer ce que fit la Grèce dans cette grande œuvre commune ! Vous m'avez chargé de vous exposer la part de Rome. L'action de Rome est la première en date. Ce n'est guère que dans la première partie du IIIe siècle que le génie grec, avec Clément d'Alexandrie et Origène, s'empare réellement du christianisme. Dès le IIe siècle, j'espère vous

le montrer, Rome exerça une action décisive sur l'Église de Jésus.

En un sens, Rome a répandu la religion dans le monde, comme elle y a répandu la civilisation, comme elle y a fondé l'idée d'un gouvernement central, s'étendant à des surfaces considérables de pays. Mais, de même que la civilisation que Rome a répandue n'était pas la petite, étroite, austère culture de l'ancien Latium, mais bien la grande et large civilisation que la Grèce avait créée ; de même la religion à laquelle en définitive elle prêta son appui ne fut pas la superstition mesquine qui suffisait aux rudes habitants primitifs du Palatin ; ce fut le judaïsme, c'est-à-dire justement la religion que Rome méprisait et haïssait le plus, celle que deux ou trois fois elle crut avoir vaincue définitivement, au profit de son propre culte national.

C'était quelque chose d'assez chétif que cette antique religion du Latium, qui contenta durant des siècles une race douée de besoins intellectuels et moraux peu étendus, chez laquelle les mœurs et la tenue sociale prenaient presque la place de la religion. Comme l'a parfaitement prouvé M. Boissier, on ne vit jamais une conception plus fausse de la Divinité. Dans le culte romain, comme dans la plupart des anciens cultes italiotes, la prière est une formule magique, agissant par sa vertu propre, indépendamment des dispositions morales de celui qui prie ; on ne prie que pour un but intéressé ; il y a des registres appelés *indigitamenta,* contenant la listes des dieux qui pourvoient à tous les besoins de l'homme. Il ne faut pas se tromper. Si on ne donne pas au dieu son nom véritable, celui sous lequel il se plaît à être invoqué, il serait capable de mal ən-

tendre, ou de prendre la chose de travers. Or ces dieux, qui sont en quelque sorte les forces du monde, sont innombrables [1]. Il y a un petit dieu qui fait pousser à l'enfant son premier cri (*vaticanus*); il y en a un autre qui préside à sa première parole (*fabulinus*), un autre qui apprend au baby à manger (*educa*), un autre qui lui apprend à boire (*potina*), un autre qui le fait tenir tranquille dans son berceau (*cuba*). Enfin, la bonne femme de Pétrone avait raison quand elle disait en parlant de la Campanie : « Ce pays est si peuplé de divinités qu'il est plus facile d'y trouver un dieu qu'un homme. » Avec cela, des séries sans fin d'allégories ou abstractions divinisées, la Peur, la Toux, la Fièvre, la Fortune virile, la Pudicité patricienne, la Pudicité plébéienne, la Sécurité du siècle, le Génie de la douane (ou de l'oc-

1. G. Boissier, *Religion romaine*, p. 1 et suiv.

troi) [1], et par-dessus tout (écoutez; celui-ci, à vrai dire, était le grand Dieu de Rome), le Salut du peuple romain. C'était une religion civile, dans toute la force du terme. C'était essentiellement la religion de l'État; il n'y avait aucun sacerdoce distinct des fonctions de l'État; l'État était le véritable dieu de Rome. Le père y avait droit de vie et de mort sur son fils, mais si ce fils avait la moindre fonction, et que le père le rencontrât sur son chemin, il descendait de cheval, et s'inclinait devant lui.

La conséquence de ce caractère essentiellement politique fut que la religion romaine resta toujours une religion aristocratique. On devenait pontife comme on devenait préteur ou consul; quand on briguait ces fonctions religieuses, on ne subissait aucun examen; on n'allait pas faire une retraite

1. *Genio portorii publici.* Inscr. de Bulgarie.

dans un séminaire; on ne se demandait pas si on avait la vocation ecclésiastique. On prouvait qu'on avait bien servi son pays, et qu'on s'était bien battu à tel combat. Nul esprit sacerdotal; ces pontifes civils restaient des hommes froids, pratiques, et n'avaient pas la moindre idée que leurs fonctions allaient les séparer du monde. La religion de Rome est en tout l'inverse de la théocratie. La loi civile règle les actes; elle ne s'occupe pas des pensées; ainsi faisait la religion romaine; Rome n'eut jamais la moindre idée du dogme. L'observation exacte des rites commande à la Divinité, laquelle n'a pas à s'enquérir de la piété ou des sentiments du cœur, si la requête est en forme. Il y a plus : la dévotion est un défaut; elle implique une exaltation dangereuse chez le peuple. Le calme, l'ordre, la régularité, voilà ce qu'il faut. Le reste est

un excès (*superstitio*). Caton défend absolument de laisser concevoir à l'esclave aucun sentiment de piété. « Sachez, dit-il, que c'est le maître qui sacrifie pour toute la maison. » Voilà, j'espère, qui est civil, laïque et péremptoire. Il ne faut pas manquer à ce que l'on doit aux dieux; mais il ne faut pas leur donner plus qu'on ne doit; c'est là la *superstitio*, dont le vrai Romain avait autant d'horreur que de l'impiété.

Y avait-il, je vous le demande, une religion moins susceptible que celle-là de devenir la religion du genre humain! Non seulement l'accès du sacerdoce était à l'origine interdit aux plébéiens, mais ils furent longtemps exclus du culte public. Dans la grande lutte pour l'égalité civile qui remplit l'histoire de Rome, la religion est le grand argument qu'on oppose aux révolutionnaires. « Comment, leur disait-on, pourriez-vous de-

venir préteur ou consul? vous n'avez pas le droit de prendre les auspices. » Aussi le peuple était-il très peu attaché à la religion. Chaque victoire populaire est, comme nous dirions, suivie d'une réaction anticléricale; l'aristocratie, au contraire, resta toujours fidèle à un culte qui donnait une sanction divine à ses privilèges.

La question se posa bien plus vive encore quand le peuple romain, par ses mâles vertus patriotiques, eut conquis tous les peuples des bords de la Méditerranée. Quel intérêt voulez-vous qu'un Africain, un Gaulois, un Syrien prît à un culte qui ne touchait qu'un tout petit nombre de familles altières et souvent tyranniques? Partout les cultes locaux continuèrent; mais Auguste, qui fut encore plus un organisateur religieux qu'un grand politique, fit planer partout l'idée romaine par son institution du culte de Rome.

Les autels de Rome et d'Auguste devinrent le centre d'une organisation hiérarchique de flamines et de sévirs augustaux, qui a servi de base plus qu'on ne pense à la division des diocèses et des provinces ecclésiastiques. Auguste admit tous les dieux locaux comme des dieux lares; il permit de plus qu'au nombre de dieux lares, dans chaque maison, dans chaque carrefour, on adjoignît un lare additionnel, le Génie de l'Empereur. Grâce à cette confraternité, tous les dieux locaux, tous les dieux particuliers devinrent des « dieux augustes ». C'était là un bel avancement. Mais cette grande tentative d'un culte de l'État romain était notoirement insuffisante pour satisfaire les besoins religieux du cœur. Il y avait d'ailleurs un dieu qui ne pouvait en aucune façon s'accommoder de cette confraternité : c'était le Dieu des Juifs. Impossible de faire

passer Jéhovah pour un dieu lare, et de l'associer au Génie de l'empereur. Il était visible dès lors que la bataille allait s'établir entre l'État romain et ce Dieu intransigeant et réfractaire, qui ne se pliait pas aux complaisantes transformations exigées par la politique du temps.

Eh bien ! voilà le phénomène historique le plus extraordinaire, la plus haute ironie de toute l'histoire : c'est que le culte que Rome a répandu dans le monde n'est pas du tout le vieux culte de Jupiter Capitolin ou Latiaris, encore moins le culte d'Auguste et du Génie de l'empereur, c'est justement le culte de Jéhovah ; c'est le judaïsme dans sa forme chrétienne que Rome a propagé, sans le vouloir, d'une si forte manière, qu'à partir d'une certaine époque, romanisme et christianisme sont devenus deux mots presque synonymes.

Certes, je le répète, il est plus que douteux que le judaïsme pur, celui qui s'est développé sous forme talmudique, et qui dure encore si puissant de nos jours, eût eu cette fortune extraordinaire. La propagande juive se fit par le christianisme. Mais on n'entend rien à l'histoire religieuse (quelqu'un, j'espère, vous le démontrera un jour), si l'on ne pose pas en principe fondamental que le christianisme est à son origine le judaïsme lui-même, — le judaïsme, avec ses féconds principes d'aumône et de charité, avec sa confiance absolue dans l'avenir de l'humanité, avec cette joie du cœur dont il a toujours eu le secret, — seulement le judaïsme, dégagé des observances et des traits distinctifs qui avaient été inventés pour caractériser la religion propre des enfants d'Israël.

II

Si on étudie, en effet, la marche des missions chrétiennes primitives, on remarque que toutes se dirigèrent vers l'ouest, en d'autres termes, se donnèrent pour théâtre et pour cadre l'empire romain. Si l'on excepte quelques petites portions du territoire, vassal des Arsacides, compris entre l'Euphrate et le Tigre, l'empire des Parthes ne reçut pas de missions chrétiennes, au 1er siècle. Le Tigre fut, du côté de l'orient, une borne que le christianisme ne dépassa que sous les Sassanides. Deux grandes causes, la Méditerranée et l'empire romain, déterminèrent ce fait capital.

La Méditerranée était depuis mille ans la grande route où s'étaient croisées toutes les

civilisations et toutes les idées. Les Romains, l'ayant délivrée de la piraterie, en avaient fait une voie de communication sans égale. C'était, en quelque sorte, le chemin de fer de ces temps-là. Une nombreuse marine de cabotage rendait très faciles les voyages sur les côtes de ce grand lac. La sécurité relative qu'offraient les routes de l'Empire, les garanties qu'on trouvait dans les pouvoirs publics, la diffusion des Juifs sur tout le littoral de la Méditerranée, l'usage de la langue grecque dans la portion orientale de cette mer, l'unité de civilisation que les Grecs d'abord, puis les Romains y avaient créée, firent, de la carte de l'Empire, la carte même des pays réservés aux missions chrétiennes et destinés à devenir chrétiens. L'*orbis* romain devint l'*orbis* chrétien, et en ce sens on peut dire que les fondateurs de l'Empire ont été les fondateurs de la mo-

narchie chrétienne, ou du moins qu'ils en ont dessiné les contours. Toute province conquise par l'empire romain a été une province conquise au christianisme. Qu'on se figure les apôtres en présence d'une Asie Mineure, d'une Grèce, d'une Italie divisées en cent petites républiques, d'une Gaule, d'une Espagne, d'une Afrique, d'une Égypte en possession de vieilles institutions nationales, on n'imagine plus leur succès, ou plutôt on n'imagine plus que leur projet ait pu naître. L'unité de l'Empire était la condition préalable de tout grand prosélytisme religieux, se mettant au-dessus des nationalités. L'Empire le sentit bien au IVe siècle; il devint chrétien; il vit que le christianisme était la religion qu'il avait faite sans le savoir, la religion délimitée par ses frontières, identifiée avec lui, capable de lui procurer une seconde vie. L'Église, de

son côté, se fit toute romaine et elle est restée jusqu'à nos jours comme un débris de l'Empire. Pendant tout le moyen âge, l'Église c'est la vieille Rome ressaisissant son autorité sur les barbares qui l'ont vaincue, leur imposant ses décrétales, comme autrefois elle leur imposait ses lois, les gouvernant par ses cardinaux comme auparavant elle les gouvernait par ses légats impériaux et ses proconsuls.

En créant son vaste empire, Rome posa donc la condition matérielle de la propagation du christianisme. Elle créa surtout l'état moral qui servit à la doctrine nouvelle d'atmosphère et de milieu. En tuant partout la politique, elle créa ce qu'on peut appeler le socialisme et la religion. Au sortir des effroyables guerres qui depuis des siècles déchiraient le monde, l'Empire fut une ère de prospérité et de bien-être comme on

n'en avait jamais connu ; il est même permis d'ajouter, sans paradoxe, de liberté. La liberté de penser, du moins, ne fit que gagner au régime nouveau. Cette liberté-là se trouve souvent mieux d'avoir affaire à un roi ou à un prince qu'à des bourgeois jaloux et bornés. Les républiques anciennes ne l'eurent pas. Les Grecs firent sans cela de grandes choses, grâce à l'incomparable puissance de leur génie ; mais, il ne faut pas l'oublier, Athènes avait bel et bien l'inquisition. L'inquisiteur, c'était l'archonte-roi ; le saint office, c'était le portique Royal, auquel ressortissaient les accusations d'impiété. Les accusations de cette sorte étaient fort nombreuses ; c'est le genre de causes qu'on trouve le plus fréquemment dans les orateurs attiques. Non seulement les délits philosophiques, tels que la négation de Dieu ou de la Providence, mais les atteintes les plus

légères aux cultes municipaux, la prédication de religions étrangères, les infractions les plus puériles à la scrupuleuse législation des mystères, étaient des crimes entraînant la mort. Les dieux qu'Aristophane bafouait sur la scène tuaient quelquefois. Ils tuèrent Socrate ; ils faillirent tuer Alcibiade. Anaxagore, Protagoras, Diagoras de Mélos, Prodicus de Céos, Stilpon, Aristote, Théophraste, Aspasie, Euripide, furent plus ou moins sérieusement inquiétés. La liberté de penser fut, en somme, le fruit des royautés sorties de la conquête macédonienne. Ce furent les Attales, les Ptolémées, qui les premiers donnèrent aux penseurs les facilités qu'aucune des vieilles républiques ne leur avait offertes. L'empire romain continua la même tradition. Il y eut, sous l'Empire, plus d'un acte arbitraire contre les philosophes ; mais cela venait toujours de

ce qu'ils s'occupaient de politique. On chercherait vainement, dans le recueil des lois romaines antérieures à Constantin, un texte contre la liberté de penser, dans l'histoire des empereurs, un procès de doctrine abstraite. Pas un savant ne fut troublé dans ses recherches. Des hommes que le moyen âge eût brûlés, tels que Galien, Lucien, Plotin, vécurent tranquilles, protégés par la loi. L'Empire inaugura une période de liberté, en ce sens qu'il éteignit la souveraineté absolue de la famille, de la ville, de la tribu, et remplaça ou tempéra ces souverainetés par celles de l'État. Or, un pouvoir absolu est d'autant plus vexatoire qu'il s'exerce dans un cercle plus restreint. Les républiques anciennes, la féodalité, tyrannisèrent l'individu bien plus que ne l'a fait l'État. Certes, l'empire romain, à certaines époques, persécuta durement le christianisme; mais du moins il ne

l'arrêta pas. Or, les républiques l'eussent rendu impossible; le judaïsme, s'il n'avait subi la pression de l'autorité romaine, eût suffi pour l'étouffer. Ce qui empêcha les pharisiens de tuer le christianisme, ce furent les magistrats romains.

De larges idées de fraternité, universelles, sorties pour la plupart du stoïcisme, une sorte de sentiment général de l'humanité, étaient le fruit du régime moins étroit et de l'éducation moins exclusive auxquels l'individu était soumis. On rêvait une nouvelle ère et de nouveaux mondes. La richesse publique était grande, et, malgré l'imperfection des doctrines économiques du temps, l'aisance fort répandue.

Les mœurs n'étaient pas ce qu'on se figure souvent. A Rome, il est vrai, tous les vices s'affichaient avec un cynisme révoltant; les spectacles surtout avaient in-

troduit une affreuse corruption. Certains pays, comme l'Égypte, étaient aussi descendus à la dernière bassesse. Mais il y avait dans la plupart des provinces une classe moyenne, où la bonté, la foi conjugale, les vertus domestiques, la probité, étaient suffisamment répandues. Existe-t-il quelque part un idéal de la vie de famille, dans un monde d'honnêtes bourgeois de petites villes, plus charmant que celui que Plutarque nous a laissé? Quelle bonhomie! Quelle douceur de mœurs! Quelle chaste et aimable simplicité! Chéronée n'était évidemment pas le seul endroit où la vie fût si pure et si innocente.

Les habitudes, même en dehors de Rome, avaient bien encore quelque chose de cruel, soit comme reste des mœurs antiques, partout sanguinaires, soit par l'influence spéciale de la dureté romaine. Mais on

était en progrès sous ce rapport. Quel sentiment doux et pur, quelle impression de mélancolique tendresse n'avaient pas trouvé, sous la plume de Virgile ou de Tibulle, leur plus fine expression ? Le monde s'assouplissait, perdait sa rigueur antique, acquérait de la mollesse et de la sensibilité. Des maximes d'humanité se répandaient; l'égalité, l'idée abstraite des droits de l'homme, étaient hautement prêchées par le stoïcisme. La femme devenait de plus en plus maîtresse d'elle-même; les préceptes sur la manière de traiter les esclaves s'élevaient. L'esclave n'est plus cet être nécessairement grotesque et méchant, que la comédie latine introduit pour provoquer les éclats de rire, et que Caton recommande de traiter comme une bête de somme. Maintenant les temps sont bien changés. L'esclave est moralement égal à son maître; on admet qu'il est ca-

pable de vertu, de fidélité, de dévouement, et il en donne des preuves. Les préjugés sur la noblesse de naissance s'effaçaient. Plusieurs lois très humaines et très justes s'établissaient, même sous les plus mauvais empereurs. Tibère était un financier habile ; il fonda sur des bases excellentes un établissement de crédit foncier; Néron porta dans le système des impôts, jusque-là inique et barbare, des perfectionnements qui font honte même à notre temps. Le progrès de la législation était considérable, bien que la peine de mort fût encore stupidement prodiguée. L'amour du pauvre, la sympathie pour tous, l'aumône, devenaient des vertus.

III

Certes, je comprends et je partage l'indignation des libéraux sincères contre un régime qui fit régner sur le monde un effroyable despotisme. Mais est-ce notre faute si les besoins de l'humanité sont divers, ses aspirations multiples, ses visées contradictoires ? La politique n'est pas tout ici-bas. Ce que le monde voulait, après ces effroyables boucheries des siècles antiques, c'était la douceur, l'humanité. L'héroïsme, on en avait assez ; ces mâles déesses, brandissant éternellement leur lance au haut des acropoles, n'inspiraient plus aucun sentiment. La terre, comme au temps de Cadmus, avait dévoré ses plus nobles fils. Les hautes races de la Grèce s'étaient entre-

tuées ; le Péloponèse était un désert. La douce voix de Virgile résumait bien le cri de l'humanité : Paix ! pitié !

L'établissement du christianisme répondit à ce cri de toutes les âmes tendres et fatiguées. Le christianisme ne pouvait naître et se répandre qu'à une époque où il n'y avait plus de cités libres. Si quelque chose manque totalement aux fondateurs de l'Église, c'est le patriotisme. Ils ne sont pas cosmopolites ; car toute la planète est pour eux un lieu d'exil ; ils sont idéalistes dans le sens le plus absolu. La patrie est un composé de corps et d'âme. L'âme, ce sont les souvenirs, les usages, les légendes, les malheurs, les espérances, les regrets communs ; le corps, c'est le sol, la race, la langue, les montagnes, les fleuves, les productions caractéristiques. Or, jamais on ne fut plus détaché de tout cela que les premiers chrétiens. Ils ne

tiennent pas à la Judée ; au bout de quelques années, ils ont oublié la Galilée ; la gloire de la Grèce et de Rome leur est indifférente. Les contrées où le christianisme s'établit d'abord, la Syrie, Chypre, l'Asie Mineure, ne se souvenaient plus d'un temps où elles eussent été libres. La Grèce et Rome avaient, il est vrai, encore un grand sentiment national. A Rome, le patriotisme vivait dans quelques familles ; en Grèce, le christianisme ne fructifie qu'à Corinthe, ville qui, depuis sa destruction par Mummius et sa reconstruction par César, était un ramas de gens de toute sorte. Les vrais pays grecs, alors comme aujourd'hui, très jaloux, très absorbés par le souvenir de leur passé, se prêtèrent peu à la prédication nouvelle ; ils furent toujours médiocrement chrétiens. Au contraire, ces pays mous, gais, voluptueux, d'Asie, de Syrie, pays de

plaisir, de mœurs libres, de laisser aller, habitués à recevoir la vie et le gouvernement d'ailleurs, n'avaient rien à abdiquer en fait de fierté et de traditions. Les plus anciennes métropoles du christianisme, Antioche, Éphèse, Thessalonique, Corinthe, Rome, furent des villes communes, si j'ose le dire, des villes à la façon de la moderne Alexandrie, où affluaient toutes les races, où ce mariage entre l'homme et le sol, qui constitue une nation, était absolument rompu.

L'importance donnée aux questions sociales est toujours à l'inverse des préoccupations politiques. Le socialisme prend le dessus quand le patriotisme s'affaiblit. Le christianisme fut l'explosion d'idées sociales et religieuses qui était devenue inévitable depuis qu'Auguste avait mis fin aux luttes politiques. Culte universel comme l'isla-

misme, le christianisme sera au fond l'ennemi des nationalités. Que de siècles, que de schismes il a fallu pour qu'on arrivât à former des églises nationales avec une religion qui fut d'abord la négation de toute patrie terrestre, qui naquit à une époque où il n'y avait plus au monde de cité ni de citoyens, et que les vieilles républiques, roides et fortes, d'Italie et de Grèce eussent sûrement expulsée comme un poison mortel pour l'État!

Et ce fut là une des causes de grandeur du culte nouveau. L'humanité est chose diverse, changeante, tiraillée par des désirs opposés. Grande est la patrie, et saints sont les héros de Marathon et des Thermopyles. La patrie, cependant, n'est pas tout ici-bas. On est homme et fils de Dieu, avant d'être Français ou Allemand. Le royaume de Dieu, rêve éternel qu'on n'arrachera pas du cœur

de l'homme, est la protestation contre ce que le patriotisme a de trop exclusif. La pensée d'une organisation de l'humanité en vue de son plus grand bonheur et de son amélioration morale est légitime. L'État ne sait et ne peut savoir qu'une seule chose, organiser l'égoïsme collectif. Cela n'est pas indifférent, car l'égoïsme est le plus puissant et le plus saisissable des mobiles humains. Mais cela ne suffit pas. Les gouvernements qui sont partis de cette supposition que l'homme n'est composé que d'instincts cupides se sont trompés. Le dévouement est aussi naturel que l'égoïsme à l'homme de grande race. L'organisation du dévouement, c'est la religion. Qu'on n'espère donc pas se passer de religion ni d'associations religieuses. Chaque progrès des sociétés modernes rendra ce besoin-là plus impérieux.

Une grande exaltation des sentiments

religieux était donc la conséquence de la *paix romaine* établie par Auguste. Auguste le sentait; mais, je le demande, quelle satisfaction présentaient aux besoins religieux qu'on venait d'exciter les institutions que Rome avait la prétention de croire éternelles? Presque aucune assurément. Tous ces vieux cultes, d'origine fort diverse, avaient un trait commun : c'était une égale impossibilité d'arriver à un enseignement théologique, à une morale appliquée, à une prédication édifiante, à un ministère pastoral vraiment fructueux pour le peuple. Le temple païen n'était nullement ce que furent à leur belle époque la synagogue et l'église, je veux dire la maison commune, l'école, l'hôtellerie, l'hospice, l'abri où le pauvre allait chercher un asile. C'était une froide *cella*, où l'on n'entrait guère, où l'on n'apprenait rien. L'affectation

que mettaient les patriciens romains à distinguer la « religion », c'est-à-dire leur propre culte, de la « superstition », c'est-à-dire des cultes étrangers, nous paraît puérile. Tous les cultes païens étaient essentiellement superstitieux. Le paysan qui, de nos jours, met un sou dans le tronc d'une chapelle à miracle, qui invoque tel saint pour ses bœufs ou ses chevaux, qui boit de certaines eaux dans certaines maladies, est en cela païen. Presque toutes nos superstitions sont les restes d'une religion antérieure au christianisme, que celui-ci n'a pu déraciner entièrement. Si l'on voulait retrouver de nos jours l'image du paganisme, c'est dans quelque village perdu, au fond des campagnes les plus arriérées, qu'il faudrait la chercher.

N'ayant pour gardiens qu'une tradition populaire vacillante et des sacristains inté-

ressés, les cultes païens ne pouvaient manquer de dégénérer en adulation. Auguste, quoique avec réserve, accepta d'être adoré de son vivant dans les provinces. Tibère laissa juger sous ses yeux cet ignoble concours des villes d'Asie, se disputant l'honneur de lui élever un temple. Les extravagantes impiétés de Caligula ne produisirent aucune réaction ; hors du judaïsme, il ne se trouva pas un seul prêtre pour résister à de telles folies. Sortis pour la plupart d'un culte primitif des forces naturelles, dix fois transformés par des mélanges de toutes sortes et par l'imagination des peuples, les cultes païens étaient limités par leur passé. On n'en pouvait tirer ce qui n'y fut jamais, le déisme, l'édification. Les Pères de l'Église nous font sourire quand ils relèvent les méfaits de Saturne comme père de famille, de Jupiter comme mari. Mais, certes,

il était bien plus ridicule encore d'ériger Jupiter (c'est-à-dire l'atmosphère) en un dieu moral, qui commande, défend, récompense, punit. Dans un monde qui aspirait à posséder un catéchisme, que pouvait-on faire d'un culte comme celui de Vénus, sorti d'une vieille nécessité sociale des premières navigations phéniciennes dans la Méditerranée, mais devenu avec le temps un outrage à ce qu'on envisageait de plus en plus comme l'essence de la religion?

Là est l'explication de cet attrait singulier qui, vers le commencement de notre ère, entraînait les populations du monde antique vers les cultes de l'Orient. Ces cultes avaient quelque chose de plus profond que les cultes grecs et latins; ils parlaient davantage au sentiment religieux. Presque tous étaient relatifs aux états de l'âme dans l'autre vie, et on croyait qu'ils contenaient des gages

d'immortalité. De là cette faveur dont jouirent les mystères thraces, sabaziens, les thiases et les confréries de toutes sortes. On avait moins froid dans ces petits cercles, où l'on se serrait les uns contre les autres, que dans le grand monde glacial d'alors. Des petites religions, comme celle de Psyché, uniquement destinées à consoler de la mort, avaient des vogues momentanées. Ces beaux cultes égyptiens, qui dissimulaient le vide du fond par une grande splendeur de cérémonies, comptaient des dévots dans tout l'empire. Isis et Sérapis avaient des autels jusqu'aux extrémités du monde. Quand on visite les ruines de Pompéi, on serait tenté de croire que le principal culte que l'on y pratiqua fut celui d'Isis. Ces petits temples égyptiens avaient des dévotes assidues, parmi lesquelles comptaient en grand nombre des personnes de la classe des amies de Catulle

et de Tibulle. Il y avait là un service du matin, une sorte de messe, célébrée par un prêtre imberbe et rasé; il y avait des aspersions d'eau bénite et peut-être un salut du soir. Cela occupait, amusait, endormait. Que faut-il de plus?

Mais c'est surtout le culte mithriaque qui jouit au IIe siècle et au IIIe d'une vogue extraordinaire. Je me permets quelquefois de dire que, si le christianisme ne l'eût pas emporté, c'est le mithriacisme qui fût devenu la religion du monde. Le mithriacisme avait des réunions mystérieuses, des chapelles qui ressemblaient fort à de petites églises. Il créait un lien de confraternité très solide entre ses initiés, il avait l'eucharistie, la cène, à un tel point ressemblantes aux mystères chrétiens que le bon Justin, l'apologiste, ne voit qu'une explication à ces ressemblances : c'est Satan

qui, pour tromper le genre humain, a voulu singer les cérémonies chrétiennes et a commis le plagiat. Telle tombe mithriaque des catacombes de Rome est aussi édifiante et d'un mysticisme aussi élevé que les tombes chrétiennes. Il y eut des dévots mithriastes qui, même après le triomphe du christianisme, défendirent avec courage la sincérité de leur foi. On se groupait autour de ces dieux étrangers; autour des dieux grecs et italiotes, on ne se groupait pas. Il faut en prendre son parti, seules, les petites sectes fondent et édifient. Il est si doux de se croire une petite aristocratie de la vérité, de s'imaginer qu'on possède avec un très petit nombre le dépôt du bien. Telle secte folle de notre temps donne à ses adeptes plus de consolation que la plus saine philosophie. A son jour l'*abracadabra* a procuré des jouissances religieuses, et, avec un peu de bonne

volonté, on y a pu trouver une sublime théologie.

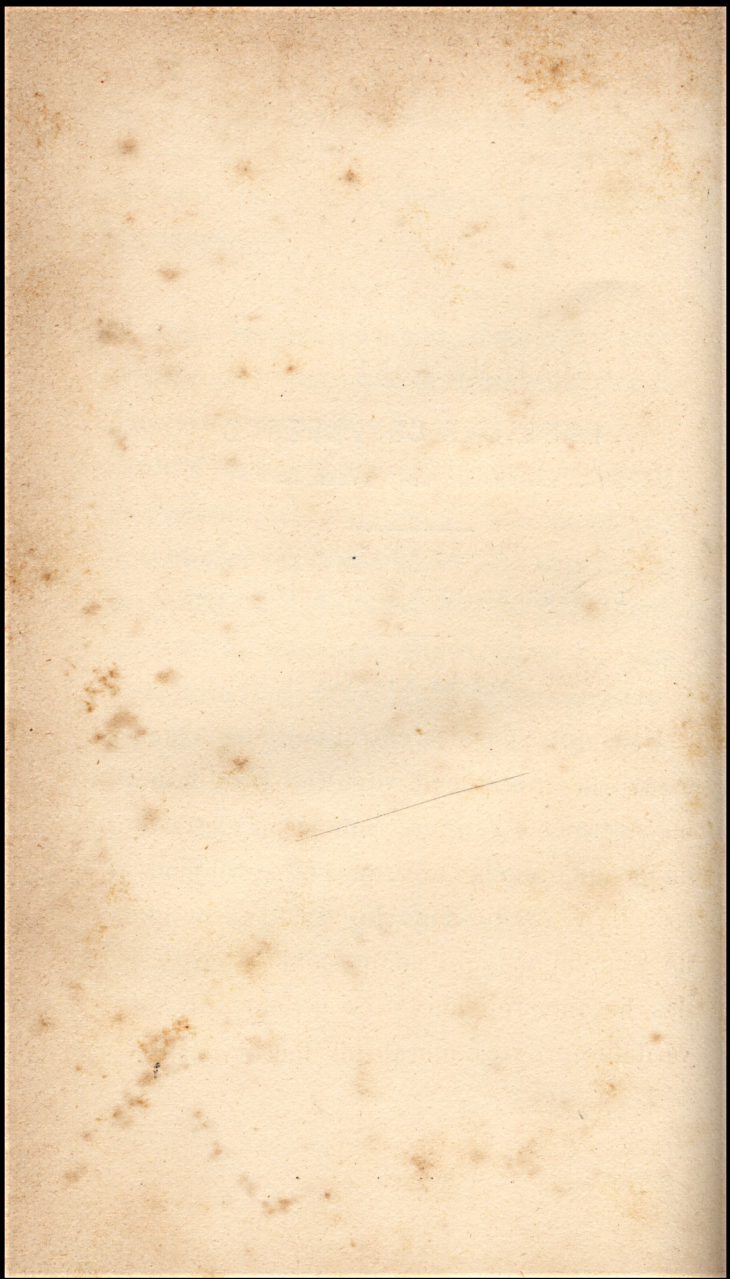
Nous verrons pourtant, dans notre prochaine conférence que le règne religieux de l'avenir n'appartenait ni à Sérapis ni à Mithra. La religion prédestinée croissait silencieusement en Judée. Voilà ce qui eût fort étonné les Romains les plus sagaces, si on le leur eût annoncé. Voilà ce qui les eût choqués au plus haut degré ; mais tant de fois, dans l'histoire, les prédictions incroyables ont eu raison, tant de fois la sagesse a eu tort, qu'il faut faire bien peu de cas des préférences ou des répulsions des gens éclairés, des bons esprits, comme on dit, quand il s'agit de prévoir l'avenir.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

PRONONCÉE LE 9 AVRIL 1880

LA LÉGENDE DE L'ÉGLISE ROMAINE

PIERRE ET PAUL



DEUXIÈME CONFÉRENCE

LA LÉGENDE DE L'ÉGLISE ROMAINE

PIERRE ET PAUL

Mesdames et Messieurs,

Dans notre dernier entretien, nous avons essayé de montrer la situation sans issue où se trouvait l'empire romain au 1er siècle en ce qui touche aux questions religieuses. Il y avait, dans le vaste ensemble de populations qui composaient l'empire, des besoins religieux très développés, un véritable progrès moral qui faisait désirer

un culte pur, sans pratiques superstitieuses, sans sacrifices sanglants; une tendance au monothéisme, qui portait à trouver ridicules les vieux récits mythologiques; un sentiment général de sympathie et de charité, qui inspirait le désir de l'association, le besoin de se trouver ensemble pour prier, pour se soutenir, pour se consoler, pour s'assurer qu'après sa mort, on serait enterré par des confrères, qui feraient ensuite en souvenir de vous un petit repas. L'Asie Mineure, la Grèce, la Syrie, l'Égypte contenaient des masses de pauvres, très honnêtes gens à leur manière, humbles et sans distinction, mais révoltés du spectacle que donnait l'aristocratie romaine, pleins d'horreur pour ces hideuses représentations des amphithéâtres, où Rome avait fait des supplices un divertissement. Il s'élevait une immense protestation de la conscience mo-

rale du genre humain, et il n'y avait aucun prêtre pour s'en faire l'interprète, aucun dieu ayant au cœur quelque pitié pour répondre aux soupirs de la pauvre humanité souffrante d'alors. L'esclavage, malgré les protestations des sages, restait très dur. Claude crut faire un grand acte d'humanité en établissant par une loi que le maître qui aurait jeté à la porte de sa maison son esclave vieux et cassé par la maladie, perdait tout droit sur lui si le pauvre vieillard venait à guérir. Comment voulez-vous que ces dieux sans entrailles, engendrés par la joie et l'imagination primitives, eussent des remèdes pour de tels maux? On voulait un Père au ciel, qui tînt compte à l'homme de ses efforts et lui promît une récompense. On voulait un avenir de justice, où la terre appartînt aux faibles et aux pauvres; on voulait l'assurance que, quand l'homme

souffre, ce n'est pas en pure perte et qu'au delà de ces tristes horizons voilés par les larmes, il y a des champs heureux où l'homme se consolera un jour de ses souffrances.

Le judaïsme avait justement tout cela. Par l'institution des synagogues (c'est de la synagogue, Messieurs, ne l'oubliez pas, qu'est sortie l'église) elle pratiquait l'association de la manière la plus puissante qui eût jamais été réalisée. Le culte était, en apparence du moins, le déisme pur. Point d'images. Pour les idoles, rien que du mépris et du sarcasme. Mais ce qui caractérisait surtout le Juif, c'était sa confiance en un avenir brillant et heureux pour l'humanité. N'ayant aucune idée arrêtée sur l'immortalité de l'âme, ni sur les rémunérations et les châtiments d'outre-tombe, le Juif, disciple des anciens prophètes, était comme ivre du sentiment de la justice ; il

voulait la justice ici-bas, sur cette terre. Peu confiant dans ces assurances sur l'éternité qui rendent le chrétien si facilement résigné, le Juif gourmande Jéhovah, lui reproche son indolence, lui demande comment il peut laisser si longtemps la terre aux mains des impies. Lui, il ne doute pas que la terre sera un jour à lui, et que sa loi y fera régner la justice et l'amour.

Dans cette lutte, Messieurs, c'est le Juif qui l'emportera. L'espérance, ce que le Juif appelle la *tigva*, cette assurance en quelque chose qui n'est nullement prouvé, mais à quoi l'on s'attache avec d'autant plus de frénésie qu'on n'en est pas sûr, était l'âme du Juif. Ses psaumes étaient comme un son de harpe continu, remplissant la vie d'harmonie et de foi mélancolique; ses prophètes avaient les paroles de l'éternité : ce second Isaïe, par exemple, ce prophète de

la captivité, annonçait l'avenir sous les couleurs les plus éblouissantes que l'homme eût jamais vues dans ses rêves. La Thora, à côté de cela, donnait la recette pour être heureux (pour être heureux ici-bas, entendez-le) par l'observation de la loi morale, l'esprit de famille et l'esprit de devoir.

I

L'établissement des Juifs à Rome datait à peu près de soixante ans avant Jésus-Christ. Ils se multiplièrent rapidement. Cicéron présente comme un acte de courage d'avoir osé leur résister. César les favorisa et les trouva fidèles. La foule les détestait, les trouvait malveillants, les accusait de former une société secrète dont les membres se poussaient à tout prix au détriment des

autres; mais ces jugements superficiels n'étaient pas ceux de tous : les Juifs avaient autant d'amis que de détracteurs; on sentait en eux quelque chose de supérieur. Le pauvre colporteur juif du Transtévère rentrait souvent le soir riche d'aumônes venues d'une main pieuse ; les femmes surtout étaient attirées vers ces missionnaires en haillons. Juvénal compte le penchant vers la religion juive parmi les vices qu'il reproche aux dames de son temps. La parole de Zacharie se vérifiait à la lettre : le monde se prenait au pan de l'habit des Juifs et leur disait : Menez-nous à Jérusalem.

Le principal quartier juif de Rome était situé au delà du Tibre, c'est-à-dire dans la partie de la ville la plus pauvre et la plus sale, probablement aux environs de la *Porta Portese* actuelle. Là, ou plutôt vis-à-vis, au pied de l'Aventin, se trouvait autre-

fois le port de Rome, l'endroit où se débarquaient les marchandises amenées d'Ostie sur des chalands. C'était un quartier de Juifs et de Syriens, « nations nées pour la servitude », comme dit Cicéron. Le premier noyau de la population juive de Rome, en effet, avait été formé d'affranchis, descendant pour la plupart de ceux que Pompée amena prisonniers à Rome. Ils avaient traversé l'esclavage sans rien changer à leurs habitudes religieuses. Ce qu'il y a d'admirable dans le judaïsme, c'est cette simplicité de foi qui fait que le juif, transporté à mille lieues de sa patrie, au bout de plusieurs générations, est toujours un juif très pur. Les rapports des synagogues de Rome avec Jérusalem étaient continuels. La première colonie avait été renforcée de nombreux émigrants. Ces pauvres gens débarquaient par centaines à la *Ripa*, et vi-

vaient entre eux, dans le quartier adjacent du Transtévère, servant de portefaix, faisant le petit commerce, échangeant des allumettes contre des verres cassés et offrant aux fières populations italiotes un type qui plus tard leur devait être trop familier, celui du mendiant consommé dans son art. Un Romain qui se respectait ne mettait jamais le pied dans ces quartiers abjects. C'était comme une banlieue sacrifiée à des classes méprisées et à des besognes infectes ; les tanneries, les boyauderies, les pourrissoirs y étaient relégués. Aussi les malheureux vivaient-ils assez tranquilles, dans ce coin perdu, au milieu des ballots de marchandises, des auberges infimes et des porteurs de litière (*Syri*), qui avaient là leur quartier général. La police n'y entrait que quand les rixes étaient sanglantes ou se répétaient trop souvent. Peu de quartiers

de Rome étaient aussi libres ; la politique n'avait rien à y voir. Non seulement le culte, en temps ordinaire, s'y pratiquait sans obstacles, mais encore la propagande s'y faisait avec toute facilité.

Protégés par le dédain qu'ils inspiraient, peu sensibles d'ailleurs aux railleries des gens du monde, les Juifs du Transtévère avaient ainsi une vie religieuse et sociale fort active. Ils possédaient des écoles de *hakamim ;* nulle part la partie rituelle et cérémonielle de la loi n'était observée avec plus de scrupule ; les synagogues offraient l'organisation la plus complète que l'on connaisse. Les titres de « père et de mère de synagogue » étaient fort prisés. De riches converties prenaient des noms bibliques ; elles convertissaient leurs esclaves avec elles, se faisaient expliquer l'Écriture par les docteurs, bâtissaient des lieux de prière et

se montraient fières de la considération dont elles jouissaient dans ce petit monde. La pauvre juive trouvait moyen, en mendiant d'une voix tremblante, de glisser à l'oreille de la grande dame romaine quelques mots de la Loi, et gagnait souvent la matrone qui lui ouvrait sa main pleine de petite monnaie. Pratiquer le sabbat et les fêtes juives est pour Horace le trait qui classe un homme dans la foule des esprits faibles. La bienveillance universelle, le bonheur de reposer avec les justes, l'assistance du pauvre, la pureté des mœurs, la douceur de la vie de famille, la suave acceptation de la mort considérée comme un sommeil, sont des sentiments qui se retrouvent dans les inscriptions juives avec cet accent particulier d'onction touchante, d'humilité, d'espoir certain qui caractérise les inscriptions chrétiennes. Il y avait bien des juifs hommes du monde, riches et puissants,

tels que ce Tibère Alexandre, qui arriva aux plus grands honneurs de l'empire, exerça deux ou trois fois une influence de premier ordre sur les affaires publiques, eut même, au grand dépit des Romains, sa statue sur le Forum ; mais ceux-là n'étaient plus de bons juifs. Les Hérodes, quoique pratiquant leur culte à Rome avec fracas, étaient loin aussi, ne fût-ce que par leurs relations avec les païens, d'être de vrais israélites.

Un monde d'idées s'agitait ainsi sur le quai vulgaire où s'entassaient les marchandises du monde entier; mais tout cela se perdait dans le tumulte d'une ville grande comme Paris. Sûrement, les orgueilleux patriciens qui, en leurs promenades sur l'Aventin, jetaient les yeux de l'autre côté du Tibre, ne se doutaient pas que l'avenir se préparait dans ce tas de pauvres maisons,

au pied du Janicule. Près du port était une sorte de garni, bien connu du peuple et des soldats, sous le nom de *Taberna meritoria*. On y montrait, pour attirer les badauds, une prétendue source d'huile sortant du rocher. De très bonne heure cette source d'huile fut tenue par les chrétiens pour symbolique ; on prétendit que son apparition avait coïncidé avec la naissance de Jésus. Il semble que plus tard on fit une église de la *Taberna*. Sous Alexandre Sévère, nous voyons les chrétiens et les aubergistes en contestation pour un certain lieu qui autrefois avait été public, et que ce bon empereur fit adjuger aux chrétiens. C'est probablement l'origine de l'église Sainte-Marie du Transtévère.

Il est naturel que la capitale ait entendu le nom de Jésus bien avant que les pays intermédiaires eussent été évangélisés, de même qu'un haut sommet est éclairé quand les

vallées situées entre lui et le soleil sont encore obscures. Rome était le rendez-vous de tous les cultes orientaux, le point des côtes de la Méditerranée avec lequel les Syriens avaient le plus de rapports. Ils y arrivaient par bandes énormes. Comme toutes les populations pauvres montant à l'assaut des grandes villes, où elles viennent chercher fortune, ils étaient serviables et humbles. Tout ce monde parlait grec; l'ancienne bourgeoisie romaine attachée aux vieilles mœurs perdait chaque jour du terrain, noyée qu'elle était dans ce flot d'étrangers.

Nous admettons donc que, vers l'an 50 de notre ère, quelques juifs de Syrie, déjà chrétiens, entrèrent dans la capitale de l'empire et communiquèrent la foi qui les rendait heureux à leurs compagnons de chambrée. Ce jour-là, personne ne se douta dans Rome que le fondateur d'un second empire, un

second Romulus, logeait au port sur de la paille. Un petit groupe se forma. Ces ancêtres des prélats romains étaient de pauvres prolétaires sales, sans distinction, sans manières, vêtus de fétides souquenilles, ayant l'haleine mauvaise des gens qui mangent mal. Leurs réduits présentaient cette odeur de misère qu'exhalent des personnes vêtues et nourries grossièrement, réunies dans une chambre étroite. Nous connaissons les noms des deux juifs qui furent le plus mêlés à ces mouvements. C'était un couple pieux composé d'Aquila, juif originaire du Pont, professant le même métier que saint Paul, celui de tapissier, et de Priscille sa femme. Chassés de Rome, ils se réfugièrent à Corinthe, où bientôt ils devinrent les amis intimes et les collaborateurs zélés de saint Paul. Aquila et Priscille sont ainsi les deux plus anciens membres connus de l'Église de

Rome. Ils y ont à peine un souvenir ! La légende, toujours injuste, car toujours elle est dominée par les motifs politiques, a chassé du panthéon chrétien ces deux obscurs ouvriers, pour attribuer l'honneur de la fondation de l'Église de Rome à un nom répondant mieux à ses orgueilleuses prétentions. Pour nous, ce n'est pas à la basilique théâtrale que l'on a consacrée à saint Pierre, c'est à la *Porta Portese*, ce *ghetto* antique, que nous voyons vraiment le point d'origine du christianisme occidental. Ce seraient les traces de ces pauvres Juifs vagabonds, qui apportaient avec eux la religion du monde, de ces hommes de peine rêvant dans leur misère le royaume de Dieu, qu'il faudrait retrouver. Nous ne contestons pas à Rome son titre essentiel : Rome fut probablement le premier point du monde occidental et même de l'Europe où le chris-

tianisme s'établit. Mais au lieu de ces basiliques altières, au lieu de ces devises insultantes : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat,* il vaudrait mieux élever une pauvre chapelle aux deux bons Juifs du Pont qui prononcèrent les premiers sur les quais de Rome le nom de Jésus !

Un trait capital, en tout cas, qu'il importe déjà de noter, c'est que l'Église de Rome ne fut pas, comme les Églises d'Asie Mineure, de Macédoine et de Grèce, une fondation de l'école de Paul. Ce fut une fondation judéo-chrétienne, se rattachant directement à l'Église de Jérusalem. Paul ici ne sera jamais sur son terrain ; il sentira dans cette grande Église bien des faiblesses qu'il traitera avec indulgence, mais qui blesseront son idéalisme exalté. Attachée à la circoncision et aux pratiques extérieures, ébionite par son goût pour les abstinences et par sa

doctrine, plus juive que chrétienne, sur la personne et la mort de Jésus, fortement attachée au millénarisme, l'Église romaine offre dès ses premiers jours les traits essentiels qui la distingueront dans sa longue histoire. Fille directe de Jérusalem, l'Église romaine aura toujours un caractère ascétique, sacerdotal, opposé à la tendance protestante de Paul. Pierre sera son véritable chef ; puis, l'esprit politique et hiérarchique de la vieille Rome la pénétrant, elle deviendra vraiment la nouvelle Jérusalem, la ville du pontificat, de la religion hiératique et solennelle, des sacrements matériels qui justifient par eux-mêmes, la ville des ascètes à la façon de Jacques Ohliam, avec ses callosités aux genoux et sa lame d'or sur le front. Elle sera l'Église de l'autorité. A l'en croire, le signe unique de la mission apostolique sera de montrer une lettre signée

des apôtres, de produire un certificat d'orthodoxie. Le bien et le mal que l'Église de Jérusalem fit au christianisme naissant, l'Église de Rome le fera à l'Église universelle. C'est en vain que Paul lui adressera sa belle épître pour lui exposer le mystère de la croix de Jésus et du salut par la foi seule. Cette épître, l'Église de Rome ne la comprendra guère; mais Luther, quatorze siècles et demi plus tard, la comprendra et ouvrira une ère nouvelle dans la série séculaire des triomphes alternatifs de Pierre et de Paul.

II

Un évènement capital dans l'histoire du monde se passa en l'an 61. Paul prisonnier fut amené à Rome pour suivre l'appel qu'il avait formé au tribunal de l'empereur. Une

sorte d'instinct profond avait toujours fait désirer à Paul ce voyage. Son arrivée à Rome fut dans sa vie un événement presque aussi décisif que sa conversion. Il crut avoir atteint le sommet de sa vie apostolique et se rappela sans doute le rêve où, après une de ses journées de lutte, Christ lui apparut et lui dit : « Courage! Comme tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, tu me rendras témoignage à Rome. »

Vous n'ignorez pas les scissions profondes qui, dans ce premier siècle de la fondation du christianisme, partageaient les disciples de Jésus, scissions tellement profondes que toutes les différences qui séparent aujourd'hui les orthodoxes, les hérétiques et les schismatiques du monde entier ne sont rien auprès des dissentiments de Pierre et de Paul. L'Église de Jérusalem, obstinément attachée au judaïsme, refusait tout rapport

avec des incirconcis, quelque pieux qu'ils fussent. Paul, au contraire, prétendait que maintenir la loi ancienne, c'était faire injure à Jésus, puisqu'on supposait ainsi qu'en dehors des mérites de Jésus, telle ou telle œuvre pouvait servir à la justification du fidèle. Quelque étrange que cela doive paraître, il est certain que les judéo-chrétiens de Jérusalem, ayant Jacques à leur tête, organisèrent, pour combattre l'effet des missions de Paul, des contre-missions actives, et que les émissaires de ces ardents conservateurs suivaient en quelque sorte à la piste l'apôtre des Gentils. Pierre appartenait au parti de Jérusalem, mais portait dans sa conduite cette espèce de modération timide qui paraît avoir été le fond de son caractère. Pierre vint-il aussi à Rome? Autrefois, Messieurs, cette question était une des plus brûlantes que l'on pût agiter.

Autrefois on écrivait l'histoire religieuse non pas pour raconter, mais pour prouver ; l'histoire religieuse était une annexe de la théologie. Dans la grande révolte, si pleine de courage et d'ardente conviction, qui souleva au XVIe siècle une moitié de l'Europe contre la cour de Rome, on fut amené à faire de la négation du séjour de Pierre à Rome une sorte de dogme. L'évêque de Rome est le successeur de saint Pierre, disaient les catholiques, et comme tel le chef de la chrétienté. Quelle manière plus forte de réfuter ce raisonnement que de soutenir que Pierre ne mit jamais le pied à Rome ?

Quant à nous, il nous est permis de porter dans ces questions le plus parfait désintéressement. Nous ne croyons en aucune façon que Jésus ait eu l'intention de donner à son Église un chef quelconque. Et d'abord il est douteux que l'idée d'Église telle

qu'elle s'est manifestée plus tard ait existé dans la pensée du fondateur du christianisme. Le mot *ecclesia* ne figure que dans l'Évangile dit de saint Matthieu. L'idée de l'*episcopos* comme elle se développa au IIe siècle, ne fut en rien dans la pensée de Jésus. C'est lui qui est le vivant *episcopos* durant sa courte apparition galiléenne ; puis ce sera l'Esprit qui inspirera chacun jusqu'à ce qu'il revienne. En tous cas, si l'on peut prêter à Jésus une idée quelconque d'*ecclesia* et d'*episcopos*, ce qui est absolument indubitable, c'est que Jésus ne pensa jamais à donner pour chef à son Église le futur *episcopos* de la ville de Rome, de cette ville impie, centre de toutes les impuretés de la terre, dont il connaissait peut-être à peine l'existence, et sur laquelle il devait avoir les sombres idées que professaient tous les Juifs. S'il y a quelque chose au monde qui n'ait pas été insti-

tué par Jésus, c'est la papauté, c'est-à-dire l'idée que l'Église est une monarchie. Nous sommes donc parfaitement à l'aise pour discuter la question de la venue de Pierre à Rome; cette question est pour nous absolument sans conséquence, et de notre solution il ne résultera nullement que Léon XIII est ou n'est pas chef des consciences chrétiennes. Que Pierre ait été à Rome ou qu'il n'y ait pas été, cela n'a pour nous aucune portée morale ou politique. C'est une curieuse question d'histoire; il n'y faut rien chercher de plus.

Disons d'abord que les catholiques se sont exposés aux objections péremptoires de leurs adversaires avec leur malheureux système de la venue de Pierre à Rome en l'an 42, système emprunté à Eusèbe et à saint Jérôme, et qui porte la durée du pontificat de Pierre à vingt-trois

ou vingt-quatre ans. Rien de plus inadmissible. Il suffit, pour ne garder aucun doute à cet égard, de considérer que la persécution dont Pierre fut l'objet à Jérusalem de la part d'Hérode Agrippa I eut lieu en l'an 44. Il serait superflu de combattre longtemps une thèse qui ne peut plus avoir un seul défenseur raisonnable. On peut aller beaucoup plus loin, en effet, et affirmer que Pierre n'était pas encore venu à Rome quand Paul y fut amené, c'est-à-dire en l'an 61. L'épître de Paul aux Romains, écrite vers l'an 58, est ici un argument très considérable ; on ne concevrait guère saint Paul écrivant aux fidèles dont saint Pierre était le chef, sans qu'il fît la moindre mention de ce dernier. Ce qui est encore plus démonstratif, c'est le dernier chapitre des *Actes des Apôtres*. Ce chapitre, surtout les versets 17-29, ne se comprend pas, si Pierre

était à Rome quand Paul y arriva. Tenons donc pour absolument certain que Pierre ne vint pas à Rome avant Paul, c'est-à-dire avant l'an 61, à peu près.

Mais n'y vint-il pas après Paul? Voilà ce qu'on n'a jamais réussi à prouver. Non seulement ce voyage tardif de Pierre à Rome n'offre aucune impossibilité, mais de fortes raisons militent en sa faveur. Outre que les témoignages des Pères des IIe et IIIe siècles ne sont pas sans valeur dans la question, voici trois raisonnements dont la force ne me paraît pas à dédaigner :

1° Une chose incontestable, c'est que Pierre est mort martyr. Les témoignages du quatrième Évangile, de Clément Romain, du fragment qu'on appelle *Canon de Muratori*, de Denis de Corinthe, de Caïus, de Tertullien, ne laissent aucun doute à cet égard. Que le quatrième Évangile soit apo-

cryphe, que le XXIe chapitre y ait été ajouté postérieurement, n'importe. Il est clair que nous avons, dans les versets où Jésus annonce à Pierre qu'il mourra du même supplice que lui, l'expression d'une opinion établie dans les Églises vers l'an 120 ou 130, et à laquelle on faisait des allusions comme à une chose connue de tous. Or on ne se figure pas que saint Pierre soit mort martyr ailleurs qu'à Rome. Ce n'est guère qu'à Rome, en effet, que la persécution de Néron eut de la violence. A Jérusalem, à Antioche, le martyre de Pierre s'explique beaucoup moins bien.

2° Le second raisonnement se tire du verset v, 13, de l'épître attribuée à Pierre, « l'Église qui est à Babylone vous salue ». Babylone en ce passage désigne évidemment Rome. Si l'épître est authentique, le passage est décisif. Si elle est apocryphe, l'in-

duction qui se tire dudit passage n'est pas moins forte. L'auteur, en effet, quel qu'il soit, veut faire croire que l'ouvrage en question est bien l'ouvrage de Pierre. Il a dû par conséquent, pour donner de la vraisemblance à sa fraude, disposer les circonstances de lieu d'une façon conforme à ce qu'il savait ou à ce qu'on croyait savoir de son temps sur la vie de Pierre. Si, dans une telle disposition d'esprit, il a daté la lettre de Rome, c'est que l'opinion reçue au temps où cette lettre fut écrite était que saint Pierre avait résidé à Rome. Or, en toute hypothèse, la *Première de Pierre* est un ouvrage fort ancien et qui jouit très vite d'une haute autorité.

3° Le système qui sert de base aux Actes ébionites de saint Pierre est aussi bien digne de considération. Ce système nous montre saint Pierre suivant partout Simon

le Magicien (entendez par là saint Paul) pour combattre ses fausses doctrines. M. Lipsius a porté dans l'analyse de cette curieuse légende une admirable sagacité de critique. Il a montré que la base des rédactions diverses qui nous en sont arrivées fut un récit primitif, écrit vers l'an 130. Il paraît difficile que l'auteur ébionite, à une date aussi reculée, eût pu donner tant d'importance au voyage de Pierre à Rome, si ce voyage n'avait pas eu quelque réalité. Le système de la légende ébionite doit recéler un fonds de vérité, malgré les fables qui s'y mêlent. Il est très admissible que saint Pierre soit venu à Rome, comme il vint à Antioche, à la suite de Paul et en partie pour neutraliser son influence. Les missions de Paul et les facilités que les Juifs trouvaient dans leurs voyages avaient mis à la mode les expéditions lointaines. L'apôtre Philippe est

de même désigné par une tradition ancienne et persistante comme étant venu se fixer à Hiérapolis en Asie Mineure.

Je regarde donc comme probable la tradition du séjour de Pierre à Rome, mais je crois que ce séjour a été de courte durée et que Pierre souffrit le martyre peu de temps après son arrivée dans la ville éternelle.

III

Vous savez le mystère qui plane sur les faits de l'histoire primitive du christianisme que nous voudrions le plus connaître par le détail. La mort des apôtres Pierre et Paul reste enveloppée d'un voile qu'on ne percera jamais. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que tous deux disparurent dans le grand massacre des chrétiens ordonné par Néron.

Le 19 juillet de l'an 64, le feu prit à Rome avec une violence extrême. Il commença dans la partie du grand Cirque contiguë au mont Palatin et au mont Cælius. Ce quartier renfermait beaucoup de boutiques, pleines de matières inflammables, où l'incendie se répandit avec une prodigieuse rapidité. De là, il fit le tour du Palatin, ravagea le Velabre, le Forum, les Carines, monta sur les collines, endommagea fortement le Palatin, redescendit dans les vallées, dévorant pendant six jours et sept nuits des quartiers compactes et percés de rues tortueuses. Un énorme abatis de maisons que l'on fit au pied des Esquilies l'arrêta quelque temps, puis il se ralluma et dura trois jours encore. Le nombre des morts fut considérable. De quatorze régions dont la ville était composée, trois furent entièrement détruites, sept autres furent réduites à des murs noir-

cis. Rome était une ville prodigieusement serrée, d'une population très dense. Le désastre fut effroyable et tel qu'on n'en avait jamais vu de pareil.

Néron était à Antium quand l'incendie éclata. Il ne rentra dans la ville que vers le moment où le feu approchait de sa maison « transitoire ». Il fut impossible de rien arracher aux flammes. Les maisons impériales du Palatin, la maison « transitoire » elle-même, avec ses dépendances, tout le quartier environnant furent abîmés. Néron évidemment ne tenait pas beaucoup à ce qu'on sauvât sa résidence. La sublime horreur du spectacle le transportait. On voulut plus tard que, monté sur une tour, il eût contemplé l'incendie, et que de là, en habit de théâtre, une lyre à la main, il eût chanté, sur le rythme de l'élégie antique, la ruine d'Ilion.

C'était là une légende, fruit du temps et des exagérations successives ; mais un point sur lequel l'opinion universelle se prononça tout d'abord, ce fut que l'incendie avait été ordonné par Néron, ou au moins ravivé par lui quand il allait s'éteindre.

Ce qui confirma les soupçons, c'est qu'après l'incendie, Néron, sous prétexte de nettoyer les ruines à ses frais pour laisser la place libre aux propriétaires, se chargea d'enlever les démolitions, si bien qu'il ne fut permis à personne d'en approcher. Ce fut bien pis, quand on le vit tirer bon parti des ruines de la patrie, quand on vit le nouveau palais de Néron, cette « maison d'or » qui était depuis longtemps le jouet de son imagination en délire, se relever sur l'emplacement de l'ancienne résidence provisoire, agrandi des espaces que l'incendie avait déblayés. On pensa qu'il avait voulu

préparer les terrains de ce nouveau palais, justifier la reconstruction qu'il projetait depuis longtemps, se procurer de l'argent en s'appropriant les débris de l'incendie, satisfaire enfin sa folle vanité, qui lui faisait désirer d'avoir Rome à rebâtir pour qu'elle datât de lui et qu'il pût l'appeler Néropolis.

Tout ce qu'il y avait d'hommes honnêtes dans la ville fut outré. Les plus précieuses antiquités de Rome, les maisons des anciens capitaines décorées encore de dépouilles triomphales, les objets les plus saints, les trophées, les ex-voto antiques, les temples les plus respectés, tout le matériel du vieux culte des Romains avait disparu. Ce fut comme le deuil des souvenirs et des légendes de la patrie. On fit des cérémonies expiatoires; on consulta les livres de la Sibylle, les dames surtout célébrèrent divers

piacula. Mais il restait le sentiment secret d'un crime, d'une infamie.

Une idée infernale vint alors à l'esprit de Néron. Il chercha s'il n'y avait pas au monde quelques misérables, encore plus détestés que lui de la bourgeoisie romaine, sur lesquels il pût faire tomber l'odieux de l'incendie. Il songea aux chrétiens. L'horreur que ces derniers témoignaient pour les temples et pour les édifices les plus vénérés des Romains rendait assez acceptable l'idée qu'ils fussent les auteurs d'un incendie dont l'effet avait été de détruire ces sanctuaires. Leur air triste devant les monuments paraissait une injure à la patrie. Rome était une ville très religieuse, et une personne protestant contre les cultes nationaux se reconnaissait bien vite. Il faut se rappeler que certains juifs rigoristes allaient jusqu'à ne pas vouloir toucher une mon-

naie présentant une effigie, et voyaient un aussi grand crime dans le fait de regarder ou de porter une image que dans celui de la sculpter. D'autres refusaient de passer par une porte de ville surmontée d'une statue. Tout cela provoquait les railleries et le mauvais vouloir du peuple. Peut-être les discours des chrétiens sur la grande conflagration finale, leurs sinistres prophéties, leur affectation à répéter que le monde allait bientôt finir, et finir par le feu, contribuèrent-ils à les faire prendre pour des incendiaires. Il n'est même pas inadmissible que plusieurs fidèles aient commis des imprudences et qu'on ait eu des prétextes pour les accuser d'avoir voulu, en préludant aux flammes célestes, justifier à tout prix leurs oracles. Dans quatre ans et demi, l'Apocalypse offrira un chant sur l'incendie de Rome, auquel probablement l'événement

de 64 fournit plus d'un trait. La destruction de Rome par les flammes fut bien un rêve juif et chrétien; mais ce ne fut qu'un rêve; les pieux sectaires se contentèrent sûrement de voir en esprit les saints et les anges applaudir du haut du ciel à ce qu'ils regardaient comme une juste expiation.

On arrêta d'abord un certain nombre de personnes soupçonnées de faire partie de la secte nouvelle, et on les entassa dans une prison, qui était déjà un supplice à elle seule. Ces premières arrestations en amenèrent un très grand nombre d'autres. On fut surpris de la multitude des adhérents qu'avaient réunis ces doctrines ténébreuses; on en parla non sans épouvante. Tous les hommes sensés trouvèrent l'accusation d'avoir mis le feu extrêmement faible. « Leur vrai crime, disait-on, c'est la haine

du genre humain. » Quoique persuadés que l'incendie était le crime de Néron, beaucoup de Romains sérieux virent dans ce coup de filet de la police une façon de délivrer la ville d'une peste très meurtrière. Tacite, malgré quelque pitié, est de cet avis. Quant à Suétone, il range parmi les mesures louables de Néron les supplices qu'il fit subir aux partisans de la nouvelle et malfaisante superstition.

Ces supplices furent quelque chose d'effroyable. On n'avait jamais vu de pareils raffinements de cruauté. Presque tous les chrétiens arrêtés étaient des *humiliores*, des gens de rien. Le supplice de ces malheureux, quand il s'agissait de lèse-majesté ou de sacrilège, consistait à être livrés aux bêtes ou brûlés vifs dans l'amphithéâtre. Un des traits les plus hideux des mœurs romaines était d'avoir fait du supplice une

fête, un jeu public. Les amphithéâtres étaient devenus des lieux d'exécution, les tribunaux fournissaient l'arène. Les condamnés du monde entier étaient acheminés sur Rome pour l'approvisionnement du cirque et l'amusement du peuple.

A la barbarie des supplices, cette fois, on ajouta la dérision. Les victimes furent gardées pour une fête, à laquelle on donna sans doute un caractère expiatoire. Le « jeu du matin », consacré aux combats d'animaux, vit un défilé inouï. Les condamnés, couverts de peaux de bêtes fauves, furent lancés dans l'arène, où on les fit déchirer par des chiens; d'autres furent crucifiés; d'autres, enfin, revêtus de tuniques trempées dans l'huile, la poix ou la résine, se virent attachés à des poteaux et réservés pour éclairer la fête de nuit. Quand le jour baissa, on alluma ces flambeaux vivants.

Néron offrit pour le spectacle les magnifiques jardins qu'il possédait au delà du Tibre et qui occupaient l'emplacement actuel du Borgo, de la place et de l'église Saint-Pierre. Il s'y trouvait un cirque, commencé par Caligula ; un obélisque tiré d'Héliopolis (celui-là même qui figure de nos jours au centre de la place Saint-Pierre) marquait le milieu de la *spina*. Cet endroit avait déjà vu des massacres aux flambeaux. Caligula, en se promenant, y fit décapiter à la lueur des torches un certain nombre de personnages consulaires, de sénateurs et de dames romaines. L'idée de remplacer les falots par des corps humains imprégnés de substances inflammables put paraître ingénieuse à Néron. Comme supplice, cette façon de brûler vif n'était pas neuve ; c'était la peine ordinaire des incendiaires ; mais on n'en avait jamais fait un

système d'illumination. A la clarté de ces hideuses torches, Néron, qui avait mis à la mode les courses du soir, se montra dans l'arène, tantôt mêlé au peuple en habit de cocher, tantôt conduisant son char et recherchant les applaudissements

Des femmes, des vierges furent mêlées à ces jeux horribles. On se fit une fête des indignités sans nom qu'elles souffrirent [1]. L'usage s'était établi sous Néron de faire jouer aux condamnés dans l'amphithéâtre des rôles mythologiques, entraînant la mort de l'acteur. Ces hideux opéras, où la science des machines atteignait à des effets prodigieux, étaient fort courus. Le malheureux était introduit dans l'arène, richement costumé en dieu ou en héros voué à la mort, puis représentait par son supplice

1. Ce qui suit est emprunté à Clément Romain, *Épître aux Cor.*, ch. 6, savamment interprété par Hefele.

quelque scène tragique des fables consacrées par les sculpteurs et par les poètes. Tantôt c'était Hercule furieux, brûlé sur le mont OEta, arrachant de dessus sa peau la tunique de poix embrasée; tantôt Orphée mis en pièces par un ours, Dédale précipité du ciel et dévoré par des bêtes, Pasiphaé subissant les étreintes du taureau, Attys meurtri; quelquefois c'étaient d'horribles mascarades où les hommes étaient accoutrés en prêtres de Saturne, le manteau rouge sur le dos, les femmes en prêtresses de Cérès, portant les bandelettes au front; d'autres fois enfin, des pièces dramatiques au courant desquelles le héros était réellement mis à mort, comme Lauréolus, ou bien des représentations d'actes tragiques comme celui de Mucius Scævola. A la fin de ces hideux spectacles, Mercure, avec une verge de fer rougie au feu, touchait chaque

cadavre pour voir s'il remuait ; des valets masqués, représentant Pluton ou l'*Orcus*, traînaient les morts par les pieds, assommant avec des maillets tout ce qui palpitait encore.

Les dames chrétiennes les plus respectables durent se prêter à ces monstruosités. Les unes jouèrent le rôle des Danaïdes, les autres celui de Dircé. Il est difficile de dire en quoi la fable des Danaïdes pouvait fournir un tableau sanglant. Le supplice que toute la tradition mythologique attribue à ces femmes coupables, et dans lequel on les représentait, n'était pas assez cruel pour suffire aux plaisirs de Néron et des habitués de son amphithéâtre. Peut-être défilèrent-elles portant des urnes, et reçurent-elles le coup fatal d'un acteur figurant Lyncée. Peut-être ces malheureuses traversèrent-elles successivement devant les spectateurs la série des supplices du Tartare, et moururent-elles

après des heures de tourments. Les représentations de l'enfer étaient à la mode. Quelques années auparavant (l'an 41), des Égyptiens et des Nubiens vinrent à Rome et eurent un grand succès, en donnant des séances de nuit, où l'on montrait par ordre les horreurs du monde souterrain, conformément aux peintures des syringes de Thèbes, notamment du tombeau de Seti Ier.

Quant aux supplices des Dircés, il n'y a pas de doute. On connaît le groupe colossal désigné sous le nom de *Taureau Farnèse*, maintenant au musée de Naples. Amphion et Zéthus attachent Dircé aux cornes d'un taureau indompté, qui doit la traîner à travers les rochers et les ronces du Cithéron. Ce médiocre marbre rhodien, transporté à Rome dès les temps d'Auguste, était l'objet de l'universelle admiration. Quel plus beau

sujet pour l'art hideux que la cruauté du temps avait mis en vogue, et qui consistait à faire des tableaux vivants avec les statues célèbres? Un texte et une fresque de Pompéi semblent prouver que cette scène terrible était souvent représentée dans les arènes quand on avait à supplicier une femme. Attachées nues par les cheveux, aux cornes d'un taureau furieux, les malheureuses assouvissaient les regards d'un peuple féroce. Quelques-unes des chrétiennes immolées de la sorte étaient faibles de corps; leur courage fut surhumain; mais la foule infâme n'eut d'yeux que pour leurs entrailles ouvertes et leurs seins déchirés

Après le jour où Jésus expira sur le Golgotha, le jour de la fête des jardins de Néron (on peut le fixer au 1er août 64) fut le plus solennel dans l'histoire du christianisme. La solidité d'une construction est en

proportion de la somme de vertu, de sacrifices, de dévouement qu'on a déposée dans ses bases. Les fanatiques seuls fondent quelque chose. Le judaïsme dure encore, à cause de la frénésie intense de ses prophètes, de ses zélateurs ; le christianisme, à cause de ses premiers témoins. L'orgie de Néron fut le grand baptême de sang qui désigna Rome, comme la ville des martyrs, pour jouer un rôle à part dans l'histoire du christianisme et en être la seconde ville sainte. Ce fut la prise de possession de la colline Vaticane par ces triomphateurs d'un genre inconnu jusque-là. L'odieux écervelé qui gouvernait le monde ne s'aperçut pas qu'il était le fondateur d'un ordre nouveau, et qu'il signait pour l'avenir une charte dont les effets devaient être revendiqués au bout de dix-huit cents ans.

IV

Il est permis sans invraisemblance, avons-nous dit, de rattacher à l'événement dont nous venons de faire le récit la mort des apôtres Pierre et Paul. Le seul incident historique connu par lequel on puisse expliquer le martyre de Pierre est l'épisode raconté par Tacite. Des raisons solides portent aussi à croire que Paul est mort martyr et mort à Rome. Il est donc naturel de rapporter également sa mort à l'épisode de juillet-août 64. Quant au genre de mort des deux apôtres, nous savons avec certitude que Pierre fut crucifié. Selon d'anciens textes, sa femme fut exécutée avec lui et il la vit mener au supplice. Un récit accepté dès le IIIe siècle voulut que, trop humble

pour s'égaler à Jésus, il eût demandé à être crucifié la tête en bas. Le trait caractéristique de la boucherie de 64 ayant été la recherche d'odieuses raretés en fait de tortures, il est possible qu'en effet Pierre ait été offert à la foule dans cette hideuse attitude. Sénèque mentionne des cas où l'on a vu des tyrans faire tourner vers la terre la tête des crucifiés. Puis la piété chrétienne aura vu un raffinement mystique dans ce qui ne fut qu'un bizarre caprice des bourreaux. Peut-être le trait du quatrième Évangile : « Tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne veux pas » renferme-t-il quelque allusion à une particularité du supplice de Pierre. — Paul, en sa qualité d'*honestior,* eut la tête tranchée. Il est probable du reste qu'il y eut pour lui un jugement régulier et qu'il ne fut pas enveloppé dans la condamnation

sommaire des victimes de la fête de Néron.

Tout cela, je le répète, est douteux et d'importance médiocre. Vraie ou non, la légende a fait foi. Au commencement du IIIe siècle, on voyait déjà, près de Rome, deux monuments auxquels on attachait les noms des apôtres Pierre et Paul. L'un était situé au pied de la colline Vaticane, c'était celui de saint Pierre ; l'autre sur la voie d'Ostie, c'était celui de saint Paul. On les appelait en style oratoire « les trophées » des apôtres. Au-dessus de ces « trophées » s'élèvent, au IVe siècle, deux basiliques, dont l'une est devenue la basilique actuelle de saint Pierre, et dont l'autre, Saint-Paul-hors-les-Murs, a gardé ses formes essentielles jusqu'à notre siècle.

Les « trophées » que les chrétiens vénéraient vers l'an 200 désignaient-ils réellement les places où souffrirent les deux

apôtres? Cela se peut. Il n'est pas invraisemblable que Paul, sur la fin de sa vie, demeurât dans la banlieue qui s'étendait hors de la porte Lavernale jusqu'au Pin des Eaux Salviennes, sur la voie d'Ostie. L'ombre de Pierre, d'un autre côté, erre toujours, dans la légende chrétienne, vers le Térébinthe du Vatican, non loin des jardins du cirque de Néron, en particulier autour de l'obélisque. Il se peut que l'ancienne place de l'obélisque, dans la sacristie de saint Pierre, marquée aujourd'hui par une inscription, indique à peu près l'endroit où Pierre en croix rassasia de son affreuse agonie les yeux d'une populace avide de voir souffrir. C'est là, du reste, une question bien secondaire. Si la basilique Vaticane ne couvre pas réellement le tombeau de l'apôtre Pierre, elle n'en désigne pas moins à nos souvenirs l'un des lieux les plus réellement

saints du christianisme. La place que le XVIIe siècle a entourée d'une colonnade théâtrale fut un second calvaire, et, même en supposant que Pierre n'y ait pas été crucifié, là, du moins, on n'en peut douter, souffrirent les Danaïdes, les Dircés.

Nous montrerons dans notre prochain entretien comment la légende trancha tous ces doutes et de quelle manière l'Église consomma entre Pierre et Paul une réconciliation que la mort avait peut-être ébauchée. Le succès était à ce prix. En apparence inalliables, le judéo-christianisme de Pierre et l'hellénisme de Paul étaient également nécessaires au succès de l'œuvre future. Le judéo-christianisme représentait l'esprit conservateur, sans lequel il n'y a rien de solide ; l'hellénisme, la marche et le progrès, sans quoi rien n'existe véritablement. La

vie est le résultat d'un conflit entre deux forces contraires. On meurt aussi bien par l'absence de tout souffle révolutionnaire que par l'excès de la révolution.

TROISIÈME CONFÉRENCE

PRONONCÉE LE 13 AVRIL 1880

ROME, CENTRE DE FORMATION DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE

TROISIÈME CONFÉRENCE

ROME, CENTRE DE FORMATION DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE

I

Presque toujours les nations créées pour jouer un rôle de civilisation universelle, comme la Judée, la Grèce, l'Italie de la Renaissance, n'exercent leur pleine action sur le monde qu'après avoir été victimes de leur propre grandeur. Il faut qu'elles meurent d'abord ; puis le monde vit d'elles, s'assimile ce qu'elles ont créé au prix de

leur fièvre et de leurs souffrances. Les peuples doivent choisir, en effet, entre les destinées longues, tranquilles, obscures, de celui qui vit pour soi, et la carrière troublée, orageuse, de celui qui vit pour l'humanité. La nation qui agite dans son sein des problèmes sociaux et religieux est presque toujours faible politiquement. Tout pays qui rêve un royaume de Dieu, qui vit pour les idées générales, qui poursuit une œuvre d'intérêt universel, sacrifie par là même sa destinée particulière, affaiblit et détruit son rôle comme patrie terrestre. On ne porte jamais impunément le feu en soi. Pour que la Judée fît la conquête religieuse du monde, il fallait qu'elle disparût comme nation. Une révolution, d'une violence extrême, éclata dans ce pays en l'an 66. Durant quatre ans, l'étrange race qui semble créée pour défier également celui qui la

bénit et celui qui la maudit fut dans une convulsion en face de laquelle l'historien doit s'arrêter avec respect comme devant tout ce qui est mystérieux.

Les causes de cette crise étaient anciennes, et la crise elle-même était inévitable. La loi mosaïque, œuvre d'utopistes exaltés, possédés d'un puissant idéal socialiste, les moins politiques des hommes, était, comme l'islam, exclusive d'une société civile parallèle à la société religieuse. Cette loi, qui paraît être arrivée à l'état de rédaction où nous la lisons au VIIe siècle avant Jésus-Christ, aurait, même indépendamment de la conquête assyrienne, fait voler en éclats le petit royaume des descendants de David. Depuis la prépondérance prise par l'élément prophétique, le royaume de Juda, brouillé avec tous ses voisins, pris d'une rage permanente contre Tyr, en

haine avec Edom, Moab et Ammon, n'était plus capable de vivre. Je le répète, une nation qui se voue aux problèmes sociaux et religieux se perd en politique. Le jour où Israël devint « un pécule de Dieu, un royaume de prêtres, une nation sainte », il fut écrit qu'il ne serait pas un peuple comme un autre. On ne cumule pas des destinées contradictoires ; on expie toujours une excellence par quelque abaissement.

L'empire achéménide mit Israël un peu en repos. Cette grande féodalité tolérante pour toutes les diversités provinciales, fort analogue au califat de Bagdad et à l'empire ottoman, fut l'état où les Juifs se trouvèrent le plus à l'aise. La domination ptolémaïque, au IIIe siècle avant Jésus-Christ, semble également leur avoir été assez sympathique. Il n'en fut pas de même des Séleucides. Antioche était devenue un cen-

tre d'active propagande hellénique ; Antiochus Épiphane se croyait obligé d'installer partout, comme signe de sa puissance, l'image de Jupiter Olympien. Alors éclata la première grande révolte juive contre la civilisation profane. Israël avait supporté patiemment la disparition de son existence politique depuis Nabuchodonosor ; il ne garda plus aucune mesure, quand il entrevit un danger pour ses institutions religieuses. Une race en général peu militaire fut prise d'un accès d'héroïsme ; sans armée régulière, sans généraux, sans tactique, elle vainquit les Séleucides, maintint son droit révélé, et se créa une seconde période d'autonomie. La royauté asmonéenne néanmoins fut toujours travaillée par de profonds vices intérieurs ; elle ne dura qu'un siècle. La destinée du peuple juif n'était pas de constituer une nationalité séparée : ce

peuple rêve toujours quelque chose d'international ; son idéal n'est pas la cité, c'est la synagogue, c'est la congrégation libre. Il en est de même pour l'islam, qui a créé un empire immense, mais qui a détruit toute nationalité, au sens où nous l'entendons, chez les peuples qu'il a subjugués, et ne leur laisse plus d'autre patrie que la mosquée et la *zaouia*.

On applique souvent à un tel état social le nom de théocratie, et on a raison, si l'on entend dire par là que l'idée profonde des religions sémitiques et des empires qui en sont sortis est la royauté de Dieu, conçu comme unique maître du monde et suzerain universel ; mais théocratie, chez ces peuples, n'est pas synonyme de domination de prêtres. Le prêtre proprement dit joue un faible rôle dans l'histoire du judaïsme et de l'islamisme. Le pouvoir appartient au re-

présentant de Dieu, à celui que Dieu inspire, au prophète, au saint homme, à celui qui a reçu mission du ciel et qui prouve sa mission par le miracle, c'est-à-dire par le succès. A défaut de prophète, le pouvoir est au faiseur d'apocalypses et de livres apocryphes attribués à d'anciens prophètes, ou bien au docteur qui interprète la loi divine, au chef de synagogue, et plus encore au chef de famille, qui garde le dépôt de la loi et le transmet à ses enfants. Un pouvoir civil, une royauté n'ont pas grand' chose à faire avec une telle organisation sociale. Cette organisation ne fonctionne jamais mieux que chez des individus répandus, à titre d'étrangers tolérés, dans un grand empire où ne règne pas l'uniformité. Il est dans la nature du judaïsme d'être politiquement surbordonné, puisqu'il est incapable de tirer de son sein un principe de pouvori mi-

litaire. Son essence a été de former des communautés, avec leur statut et leur magistrat personnel, au sein des autres États, jusqu'à ce que le libéralisme moderne ait introduit le principe de l'égalité de tous devant la loi.

La domination romaine, établie en Judée l'an 63 avant Jésus-Christ par les armes de Pompée, sembla d'abord réaliser quelques-unes des conditions de la vie juive. Rome, à cette époque, n'avait pas pour règle d'assimiler les pays qu'elle annexait successivement à son vaste empire. Elle leur enlevait le droit de paix et de guerre, et ne s'arrogeait que l'arbitrage dans les grandes questions politiques.

Sous les restes dégénérés de la dynastie asmonéenne et sous les Hérodes, la nation juive conserva une demi-indépendance, où son état religieux était respecté. Mais la

crise intérieure du peuple était trop forte. Au delà d'un certain degré de fanatisme religieux, l'homme est ingouvernable. Il faut dire aussi que Rome tendait sans cesse à rendre son pouvoir plus effectif en Orient. Les petites royautés vassales, qu'elle avait d'abord conservées, disparaissaient de jour en jour, et les provinces faisaient retour pur et simple à l'empire. Les habitudes administratives des Romains, même dans ce qu'elles avaient de plus raisonnable, étaient odieuses aux Juifs. En général, les Romains montraient la plus grande condescendance à l'égard des scrupules méticuleux de la nation ; mais cela ne suffisait pas ; les choses en étaient venues à un point où l'on ne pouvait plus rien faire sans toucher à une question canonique. Ces religions absolues, comme l'islamisme, le judaïsme, ne souffrent pas de partage. Si elles ne règnent pas.

elles se disent persécutées. Si elles se sentent protégées, elles deviennent exigeantes, et cherchent à rendre la vie impossible aux autres cultes autour d'elles.

Je sortirais de mon plan en vous racontant cette lutte étrange dont Josèphe nous a gardé le récit, la terreur dans Jérusalem, Simon Bar-Gioras commandant dans la ville, Jean de Giskhala avec ses assassins maître du temple. Les mouvements fanatiques sont loin d'exclure, chez ceux qui s'en font les acteurs, la haine, la jalousie, la défiance; associés ensemble, des hommes très convaincus et très passionnés se suspectent d'ordinaire, et c'est là une force; car la suspicion réciproque crée entre eux la terreur, les lie comme par une chaîne de fer, empêche les défections, les moments de faiblesse. L'intérêt crée la coterie; les principes absolus créent la division, inspi-

rent la tentation de décimer, d'expulser, de tuer ses ennemis. Ceux qui jugent les choses humaines avec des idées superficielles croient que la révolution est perdue quand les révolutionnaires « se mangent les uns les autres », comme l'on dit. C'est là, au contraire, une preuve que la révolution a toute son énergie, qu'une ardeur impersonnelle y préside. On ne vit jamais cela plus clairement que dans le terrible drame de Jérusalem. Les acteurs semblent avoir entre eux un pacte de mort. Comme ces rondes infernales où, selon la croyance du moyen âge, on voyait Satan formant la chaîne entraîner à un gouffre fantastique des files d'hommes dansant et se tenant par la main, de même la révolution ne permet à personne de sortir du branle qu'elle mène. La terreur est derrière les comparses; tour à tour, exaltant les uns

et exaltés par les autres, ils vont jusqu'à l'abîme; nul ne peut reculer, car derrière chacun est une épée cachée, qui, au moment où il voudrait s'arrêter, le force à marcher en avant.

Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que ces fous n'avaient pas tout à fait tort. Les exaltés de Jérusalem qui affirmaient que Jérusalem était éternelle, pendant qu'elle brûlait, étaient bien plus près de la vérité que les gens qui ne voyaient en eux que des assassins. Ils se trompaient sur la question militaire, mais non sur le résultat religieux éloigné. Ces jours troubles marquaient bien, en effet, le moment où Jérusalem devenait la capitale spirituelle du monde. L'Apocalypse, expression brûlante de l'amour qu'elle inspirait, a pris place parmi les écritures religieuses de l'humanité, et y a sacré l'image de la « ville aimée ». Ah! qu'il ne faut

jamais dire d'avance qui sera dans l'avenir saint ou scélérat, fou ou sage! Jérusalem, ville de bourgeois médiocres, aurait poursuivi indéfiniment sa médiocre histoire. C'est parce qu'elle eut l'incomparable honneur d'être le berceau du christianisme qu'elle fut victime des Jean de Giskhala, des Bar-Gioras, en apparence fléaux de leur patrie, en réalité instruments de son apothéose. Ces zélateurs que Josèphe traite de brigands et d'assassins étaient des politiques du dernier ordre, des militaires peu capables; mais ils perdirent héroïquement une patrie qui ne pouvait être sauvée. Ils perdirent une ville matérielle, ils ouvrirent le règne de la Jérusalem spirituelle, assise, dans sa désolation, bien plus glorieuse qu'elle ne le fut aux jours d'Hérode et de Salomon. Que voulaient, en effet, les conservateurs, les sadducéens? Ils voulaient quelque chose de

mesquin, la continuation d'une ville de prêtres, comme Émèse, Tyane ou Comane. Certes, ils ne se trompaient pas, quand ils affirmaient que les soulèvements d'enthousiasme étaient la perte de la nation. La révolution et le messianisme ruinaient l'existence nationale du peuple juif; mais la révolution et le messianisme étaient bien la vocation de ce peuple, ce par quoi il contribuait à l'œuvre universelle de la civilisation.

II

La victoire de Rome fut complète. Un capitaine de notre race, de notre sang, un homme comme nous, à la tête de légions dans le rôle desquelles nous rencontrerions, si nous pouvions le lire, plusieurs de nos aïeux, venait d'écraser la forteresse du sé-

mitisme, d'infliger à la loi censée révélée la plus grande défaite qu'elle eût jamais reçue. C'était le triomphe du droit romain, ou plutôt du droit rationnel, création toute philosophique, ne présupposant aucune révélation, sur la *Thora* juive, fruit d'une révélation. Ce droit, dont les racines étaient en partie grecques, mais où le génie pratique des Latins eut une si belle part, était le don excellent que Rome faisait aux vaincus en retour de leur indépendance. Chaque victoire de Rome était une victoire pour la raison ; Rome apportait dans le monde un principe meilleur à plusieurs égards que celui des Juifs, je veux dire l'État profane, reposant sur une conception purement civile de la société.

Le triomphe de Titus fut donc légitime à beaucoup d'égards, et pourtant jamais triomphe ne fut plus inutile. La déplorable

nullité religieuse de Rome rendit sa victoire infructueuse. Cette victoire ne retarda pas d'un jour les progrès du judaïsme; elle ne donna pas à la religion de l'empire une chance de plus de lutter contre ce redoutable rival. Ce qui fut perdu sans retour, ce fut l'existence nationale du peuple juif; mais cela fut un bonheur. La vraie gloire du judaïsme était le christianisme, en train de naître. Or la ruine de Jérusalem et du temple fut pour le christianisme une fortune sans égale.

Si le raisonnement prêté par Tacite[1] à Titus est exactement rapporté, le général victorieux crut que la destruction du temple serait la ruine du christianisme aussi bien que celle du judaïsme. On ne se trompa jamais plus complètement. Les Romains

1. Fragments de Tacite extraits de Sulpice Sévère par M. Bernays.

s'imaginaient, en arrachant la racine, arracher en même temps le rejeton ; mais le rejeton était déjà un arbuste qui vivait de sa vie propre. Si le temple avait survécu, le christianisme eût été certainement arrêté dans son développement. Le temple survivant aurait continué d'être le centre de toutes les œuvres judaïques. On n'eût jamais cessé de l'envisager comme le lieu le plus saint du monde, d'y venir en pèlerinage, d'y apporter des tributs. L'Église de Jérusalem, groupée autour des parvis sacrés, eût continué, au nom de sa primauté, d'obtenir des hommages de toute la terre, de persécuter les chrétiens des Églises de Paul, d'exiger que, pour avoir le droit de s'appeler disciple de Jésus, on pratiquât la circoncision et on observât le code mosaïque. Toute propagandeféconde eût été interdite ; des lett res d'obédience signées de Jérusalem eussent

été exigées du missionnaire. Un centre d'autorité irréfragable, un patriarcat composé d'une sorte de collège de cardinaux, sous la présidence de personnes comme Jacques, juifs purs, appartenant à la famille de Jésus, se fût établi, et eût constitué un immense danger pour l'Église naissante. Quand on voit saint Paul, après tant de mauvais procédés, rester toujours attaché à l'Église de Jérusalem, on conçoit quelles difficultés eût présentées une rupture avec ces saints personnages. Un tel schisme eût été considéré comme une énormité. La séparation d'avec le judaïsme eût été impossible; or cette séparation était la condition indispensable de l'existence de la religion nouvelle. La mère allait tuer l'enfant. Le temple, au contraire, une fois détruit, les chrétiens n'y pensent plus; bientôt même ils le tiendront pour un lieu profane : Jésus sera tout pour eux.

L'Église chrétienne de Jérusalem fut du même coup réduite à une importance secondaire. On la voit se reformer autour de l'élément qui faisait sa force, les *desposyni,* les membres de la famille de Jésus, les fils de Clopas; mais elle ne régnera plus. Ce centre de haine et d'exclusion une fois détruit, le rapprochement des partis opposés de l'Église de Jésus deviendra facile. Pierre et Paul seront réconciliés d'office, et la terrible dualité du christianisme naissant cessera d'être une plaie mortelle. Perdu au fond de la Batanée et du Hauran, le petit groupe qui se rattachait aux parents de Jésus, aux Jacques, aux Clopas, devient la secte ébionite, et meurt lentement.

Ces parents de Jésus étaient des gens pieux, tranquilles, doux, modestes, travaillant de leurs mains, fidèles aux plus sévères principes de Jésus sur la pauvreté, mais en

même temps juifs très exacts, mettant le titre d'enfant d'Israël avant tout autre avantage. De l'an 70 à l'an 110 environ, ils gouvernent réellement les Églises au delà du Jourdain et forment une sorte de sénat chrétien. L'immense danger que renfermaient pour le christianisme naissant ces préoccupations de généalogies n'a pas besoin d'être démontré. Une sorte de noblesse du christianisme était en voie de se former. Dans l'ordre politique, la noblesse est presque nécessaire à l'État. La politique ayant trait à des luttes grossières, qui en font une chose plus matérielle qu'idéale, un État n'est bien fort que quand un certain nombre de familles, par privilège traditionnel, ont pour devoir et pour intérêt de suivre ses affaires, de le représenter, de le défendre. Mais, dans l'ordre de l'idéal, la naissance n'est rien ; chacun vaut en proportion de ce qu'il découvre de vérité,

de ce qu'il réalise de bien. Les institutions qui ont un but religieux, littéraire, moral, sont perdues, quand des considérations de famille, de caste, d'hérédité, viennent à y prévaloir. Les neveux et les cousins de Jésus eussent causé la perte du christianisme, si déjà les Églises de Paul n'avaient eu assez de force pour faire contrepoids à cette aristocratie, dont la tendance eût été de se proclamer seule respectable et de traiter tous les convertis en intrus. Des prétentions analogues à celles des Alides dans l'islam se fussent produites. L'islamisme eût certainement péri sous les embarras causés par la famille du prophète, si le résultat des luttes du premier siècle de l'hégire n'eût été de rejeter sur un second plan tous ceux qui avaient tenu de trop près à la personne du fondateur. Les vrais héritiers d'un grand homme sont ceux qui continuent son œuvre,

et non ses parents selon le sang. Considérant la tradition de Jésus comme sa propriété, la petite coterie des Nazaréens, comme on les appelait, l'eût sûrement étouffée. Heureusement ce cercle étroit disparut de bonne heure ; les parents de Jésus furent bientôt oubliés au fond du Hauran. Ils perdirent toute importance et laissèrent Jésus à sa vraie famille, à la seule qu'il ait reconnue, à ceux qui « entendent la parole de Dieu et qui la gardent ».

III

A mesure que l'Église de Jérusalem baisse, l'Église de Rome s'élève, ou, pour mieux dire, un phénomène se manifeste avec évidence dans les années qui suivent la victoire de Titus, c'est que l'Église de Rome devient de plus en plus l'héritière de celle de Jérusa-

lem, et se substitue à elle. L'esprit des deux Églises est le même; mais ce qui était un danger à Jérusalem devint un avantage à Rome. Le goût pour la tradition et la hiérarchie, le respect pour l'autorité sont en quelque sorte transplantés des parvis du temple en Occident. Jacques, frère du Seigneur, avait été à Jérusalem une manière de pape; Rome va reprendre le rôle de Jacques. Nous aurons le pape de Rome. Sans Titus, nous aurions eu le pape de Jérusalem. Mais il y a cette grande différence que le pape de Jérusalem eût étouffé le christianisme au bout de cent ou deux cents ans, tandis que le pape de Rome en a fait la religion de l'univers.

Cela se vit bien en un très important personnage qui paraît avoir été chef de l'Église romaine dans les dernières années du 1er siècle, et sur lequel je suis heureux de me trouver d'accord avec un de vos critiques

les plus habiles et les plus éclairés, M. Lightfoot. Il s'agit de Clément Romain. Dans la pénombre où il reste, enveloppé et comme perdu dans la poussière lumineuse d'un beau lointain historique, Clément est une des grandes figures du christianisme naissant ; on dirait une tête d'une vieille fresque effacée de Giotto, reconnaissable encore à son auréole d'or et à quelques vagues traits d'un éclat pur et doux. Ce qui est hors de doute, c'est le haut rang qu'il eut dans la hiérarchie toute spirituelle de l'Église de son temps et le crédit sans égal dont il jouit. Son approbation faisait loi. Tous les partis se l'attribuèrent, et voulurent se couvrir de son autorité. Il est probable qu'il fut un des agents les plus énergiques de la grande œuvre qui était en train de s'accomplir, je veux dire la réconciliation posthume de Pierre et de Paul et la fusion des deux

partis, sans l'union desquels l'œuvre du Christ ne pouvait que périr. Sa haute personnalité, grandie encore par la légende, fut, après celle de Pierre, la plus sainte image de la primitive Rome chrétienne.

Déjà l'idée d'une certaine primauté de l'Église de Rome commençait à se faire jour. On accordait à cette Église le droit d'avertir les autres Églises, de régler leurs différends. Pareils privilèges, on le croyait du moins, avaient été accordés à Pierre entre les disciples. Or, un lien de plus en plus étroit s'établissait entre Pierre et Rome. Du temps de Clément des dissensions graves déchiraient l'Église de Corinthe. L'Église romaine consultée sur ces troubles répondit par une épître qui nous a été conservée. L'épître est anonyme, mais une tradition des plus anciennes veut que Clément en ait été le rédacteur. L'Église de Corinthe n'avait guère

changé depuis saint Paul. C'était le même esprit d'orgueil, de dispute, de légèreté. On sent que la principale opposition contre la hiérarchie résidait dans cet esprit grec, toujours mobile, parce qu'il était vivant, indiscipliné, ne sachant pas (et pour moi je lui en sais gré), ne sachant pas, dis-je, réduire une foule à l'état de troupeau. Les femmes, les enfants étaient en pleine révolte. Des docteurs transcendants s'imaginaient posséder sur toute chose des sens profonds, des secrets mystiques, analogues au don des langues et au discernement des esprits. Ceux qui étaient honorés de ces dons surnaturels méprisaient les anciens et aspiraient à les remplacer. Corinthe avait un presbytérat respectable, mais qui ne visait pas à la haute mysticité. Les illuminés prétendaient le rejeter dans l'ombre et se mettre à sa place ; quelques *presbyteri* furent même destitués. La lutte

de la hiérarchie établie et des révélations personnelles commençait, et cette lutte remplira toute l'histoire de l'Église, l'âme privilégiée trouvant mauvais que, malgré les faveurs dont elle est honorée, un clergé grossier, étranger à la vie spirituelle, la domine officiellement. C'était, on le voit, l'hérésie du mysticisme individuel maintenant les droits de l'esprit contre l'autorité, prétendant s'élever au-dessus du commun des mortels et du clergé ordinaire, au nom de ses rapports directs avec la Divinité.

L'Église romaine était dès lors l'Église de l'ordre, de la subordination, de la règle. Son principe fondamental était que l'humilité, la soumission valent mieux que les dons les plus sublimes. Son épître est le premier manifeste dans l'Église chrétienne du principe d'autorité.

On fut très surpris, il y a quelques années, de la parole d'un archevêque français, alors sénateur, qui dit à la tribune : « Mon clergé est mon régiment. » Clément l'avait dit bien avant lui. L'ordre et l'obéissance, voilà la loi suprême de la famille et de l'Église. « Considérons les soldats qui » servent sous nos souverains, avec quel » ordre, quelle ponctualité, quelle soumis- » sion ils exécutent ce qui leur est com- » mandé. Tous ne sont pas préfets ni tri- » buns, ni centurions, mais chacun en son » rang exécute les ordres de l'empereur et » des chefs. Les grands ne peuvent exister » sans les petits, ni les petits sans les grands. » En toute chose, il y a mélange d'éléments » divers, et c'est grâce à ce mélange que » tout marche. Prenons pour exemple notre » corps. La tête sans les pieds n'est rien ; » les pieds ne sont rien sans la tête. Les

» plus petits de nos organes sont nécessaires » et servent au corps entier; tous conspi- » rent et obéissent à un même principe de su- » bordination pour la conservation du tout. »

L'histoire de la hiérarchie ecclésiastique est l'histoire d'une triple abdication, la communauté des fidèles remettant d'abord tous ses pouvoirs entre les mains des anciens ou *presbyteri,* le corps presbytéral arrivant ensuite à se résumer en un seul personnage qui est l'*episcopos;* puis les *episcopi* de l'Église latine arrivant à reconnaître pour chef un d'entre eux qui est le pape. Ce dernier progrès, si on peut l'appeler ainsi, ne s'est accompli que de nos jours. La création de l'épiscopat, au contraire, est l'œuvre du IIe siècle. L'absorption de l'Église par les *presbyteri* est un fait accompli avant la fin du Ier. Dans l'épître de Clément Romain, ce n'est pas encore de l'épiscopat, c'est du

presbytérat qu'il s'agit. On n'y trouve pas trace d'un *presbyteros* supérieur aux autres et devant détrôner les autres. Mais l'auteur proclame hautement que le presbytérat, le clergé, est antérieur au peuple. Les apôtres, en établissant des Églises, ont choisi, par l'inspiration de l'Esprit, « les évêques et les diacres des futurs croyants ». Les pouvoirs émanant des apôtres ont été transmis par une succession régulière. Aucune Église n'a donc le droit de destituer ses anciens. Le privilège des riches est nul dans l'Église. Pareillement ceux qui sont favorisés de dons mystiques, loin de se croire au-dessus de la hiérarchie, doivent être les plus soumis. On touchait au grand problème : « Qui existe dans l'Église? Est-ce le peuple? Est-ce le clergé? Est-ce l'inspiré? » La question s'était déjà posée du temps de saint Paul, qui la résolvait de la vraie manière, par la

charité mutuelle. Notre épître tranche la question dans le sens du pur catholicisme. Le titre apostolique est tout, le droit du peuple est réduit à rien. On peut donc dire que le catholicisme a bien eu son origine à Rome, puisque l'Église de Rome en a tracé la première règle. La préséance n'appartient pas aux dons spirituels, à la science, à la distinction; elle appartient à la hiérarchie, aux pouvoirs transmis par le canal de l'ordination canonique, laquelle se rattache aux apôtres par une chaîne non interrompue. On sentait que l'Église libre, comme l'avait conçue Jésus, et comme saint Paul l'admettait encore, était une utopie, dont il n'y avait rien à tirer pour l'avenir. Avec la liberté évangélique, on avait le désordre; on ne voyait pas qu'avec la hiérarchie on aurait à la longue l'uniformité et la mort.

IV

Clément n'avait probablement vu ni Pierre ni Paul. Son grand sens pratique lui montra que le salut de l'Église chrétienne exigeait la réconciliation des deux fondateurs. Inspira-t-il l'auteur des *Actes,* qui nous présente cette réconciliation comme accomplie, et avec qui il paraît avoir eu des rapports, ou ces deux âmes pieuses tombèrent-elles spontanément d'accord sur la direction qu'il convenait d'imprimer à l'opinion chrétienne? Nous l'ignorons faute de documents. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la réconciliation de Pierre et de Paul fut une œuvre romaine. Rome avait deux Églises, l'une venant de Pierre, l'autre venant de Paul. A ces nombreux convertis qui arrivaient à Jésus, les uns par le canal de l'école de Pierre, les

autres par le canal de l'école de Paul, et qui étaient tentés de s'écrier : « Quoi ! il y a donc deux Christs? » il fallait pouvoir dire : « Non, Pierre et Paul s'entendirent parfaitement. Le christianisme de l'un, c'est le christianisme de l'autre. » Peut-être (c'est une hypothèse ingénieuse de M. Strauss) une légère nuance fut-elle à ce propos introduite dans la légende évangélique de la pêche miraculeuse. Selon le récit de Luc, les filets de Pierre ne suffisent pas à contenir la multitude des poissons qui veulent se laisser prendre; Pierre est obligé de faire signe à des collaborateurs de venir l'aider; une seconde barque (Paul et les siens) se remplit comme la première, et la pêche du royaume de Dieu est surabondante.

La vie des deux apôtres commençait à devenir fort ignorée. Tous ceux qui les avaient vus avaient disparu, la plupart sans laisser

d'écrits. On avait la liberté entière de broder sur ce canevas vierge encore. Amis et ennemis profitaient de l'inconnu pour créer des arguments à leurs thèses et pour satisfaire leurs haines. Une vaste légende ébionite s'était formée à Rome et se fixa sous le titre de « la Prédication » ou « les Voyages de Pierre », vers l'an 130, c'est-à-dire 66 ans environ après la mort des apôtres. Les voyages et les prédications de Pierre en étaient l'objet principal. On y racontait les missions du chef des apôtres, principalement le long de la côte de Phénicie, les conversions qu'il avait opérées, ses luttes, surtout contre le grand Antechrist qui était à cette époque le spectre de la conscience chrétienne, Simon de Gitton. Mais souvent, à mots couverts, sous ce nom abhorré se cachait un autre personnage : c'était le faux apôtre Paul, l'ennemi de la Loi, le destructeur de l'Église

véritable. L'Église véritable c'était celle de Jérusalem présidée par Jacques, frère du Seigneur. Aucun apostolat n'était valable, s'il ne pouvait montrer des lettres émanant de ce collège central. Paul n'en avait pas, c'était donc un intrus. Il était « l'homme ennemi » qui venait par derrière semer l'ivraie sur les pas du vrai semeur. Aussi avec quelle furie Pierre mettait à nu ses impostures, ses fausses allégations de révélations personnelles, son ascension au troisième ciel, sa prétention de savoir sur Jésus des choses que les auditeurs de l'Évangile n'avaient pas entendues, la manière exagérée dont lui ou ses disciples comprenaient la divinité de Jésus!

Ces bizarreries de sectaires peu éclairés fussent restées sans conséquence ailleurs qu'à Rome; mais tout ce qui se rapportait à Pierre prenait dans la capitale du monde des

proportions considérables. Malgré ses hérésies, le livre des « Prédications de Pierre » avait pour les orthodoxes un grand intérêt. La primauté de Pierre y était proclamée. Saint Paul y était injurié, mais quelques retouches pouvaient atténuer ce que de pareilles attaques avaient de choquant. Aussi plusieurs essais furent-ils faits pour diminuer les singularités du livre nouveau et l'adapter aux besoins des catholiques. Ces façons de remanier les livres dans le sens de la secte dont on faisait partie étaient à l'ordre du jour. Peu à peu la force des choses s'imposait ; tous les hommes sensés voyaient qu'il n'y avait de salut pour l'œuvre de Jésus que dans la parfaite réconciliation des deux chefs de la prédication chrétienne. Paul conserva jusqu'au ve siècle des ennemis acharnés, les nazaréens ; il eut également des disciples exagérés, comme Marcion.

En dehors de cette droite et de cette gauche obstinées, il se fit une fusion des masses modérées, qui, bien que devant leur christianisme à l'une des écoles et lui demeurant attachées, reconnurent pleinement le droit des autres à s'appeler chrétiens. Jacques, partisan d'un judaïsme absolu, fut sacrifié ; quoiqu'il eût été le vrai chef de la circoncision, on lui préféra Pierre, qui s'était montré beaucoup moins blessant pour les disciples de Paul. Jacques ne garda de partisans fougueux que parmi les judéo-chrétiens.

Il est difficile de dire qui gagna le plus à cette réconciliation. Les concessions vinrent principalement du côté de Paul ; tous les disciples de ce dernier admettaient Pierre sans difficulté, tandis que la plupart des chrétiens de Pierre repoussaient Paul. Mais les concessions viennent le plus souvent des forts. En réalité, chaque jour donnait la vic-

toire à Paul. Chaque gentil qui se convertissait faisait pencher la balance de son côté. Hors de Syrie, les judéo-chrétiens étaient comme noyés par le flot des nouveaux convertis. Les Églises de Paul prospéraient; elles avaient un bon sens, une solidité d'esprit, des ressources pécuniaires que les autres n'avaient pas. Les Églises ébionites, au contraire, s'appauvrissaient tous les jours. L'argent des Églises de Paul passait à faire vivre des pauvres glorieux, incapables de rien gagner, mais qui possédaient la tradition vivante de l'esprit primitif. Ce qu'il y avait chez ces derniers de piété élevée, de sévérité de mœurs, les communautés de chrétiens d'origine païenne l'admiraient, l'imitaient, se l'assimilaient. Bientôt on arriva, pour les personnes les plus éminentes de l'Église de Rome, à ne plus pouvoir faire la distinction. L'esprit doux et conciliant qui

avait déjà été représenté par Clément Romain et saint Luc, prévalut. Le contrat de paix fut scellé. On convint, selon le système de l'auteur des *Actes,* que Pierre avait converti les prémices des Gentils, que le premier il les avait déliés du joug de la Loi. Il fut admis que Pierre et Paul avaient été les deux chefs, les deux fondateurs de l'Église de Rome. Pierre et Paul devinrent les deux moitiés d'un couple inséparable, deux luminaires comme le soleil et la lune. Ce que l'un a enseigné, l'autre l'a enseigné aussi ; ils ont toujours été d'accord, ils ont combattu les mêmes ennemis, ont été tous deux victimes des perfidies de Simon le Magicien ; à Rome, ils ont vécu comme deux frères ; l'Église de Rome est leur œuvre commune. La suprématie de cette Église fut fondée pour des siècles.

Ainsi de la réconciliation des partis et de

l'apaisement des luttes primitives sortit une grande unité, l'Église catholique, l'Église à la fois de Pierre et de Paul, étrangère aux rivalités qui avaient marqué le premier siècle du christianisme. C'étaient les Églises de Paul qui avaient montré le plus d'esprit de conciliation; ce furent elles qui triomphèrent. Les ébionites obstinés restèrent dans le judaïsme et participèrent de son immobilité. Rome fut le point où s'opéra cette grande transformation. Déjà la haute destinée chrétienne de cette ville extraordinaire s'écrivait en traits lumineux.

C'était surtout la mort des deux apôtres qui préoccupait les partis et donnait lieu aux combinaisons les plus diverses. Le tissu de la légende se formait à cet égard par un travail instinctif, presque aussi impérieux que celui qui avait présidé à la confection de la légende de Jésus. La fin de la

vie de Pierre et de Paul était commandée *à priori*. On soutint que le Christ avait annoncé le martyre de Pierre, comme il avait prédit la mort des fils de Zébédée. On éprouvait le besoin d'associer dans la mort les deux personnages qu'on avait réconciliés de force. On voulut, et peut-être en cela n'était-on pas loin du vrai, qu'ils fussent morts ensemble, ou du moins par suite du même événement. Les lieux qu'on crut avoir été sanctifiés par ce drame sanglant furent fixés de bonne heure et consacrés par des *memoriæ*. En pareil cas, ce que le peuple veut finit toujours par l'emporter. La légende fait rétrospectivement l'histoire comme elle aurait dû être et comme elle n'est jamais. Récemment encore, il n'y avait pas de lieu populaire en Italie où l'on ne vît côte à côte les portraits de Victor-Emmanuel et de Pie IX, et la croyance générale

voulait que ces deux hommes, représentant des principes dont la réconciliation est, selon le sentiment général, nécessaire à l'Italie, eussent été au fond très bien ensemble. Si, de notre temps, de pareilles vues s'imposaient à l'histoire, on lirait un jour, dans des documents réputés sérieux, que Victor-Emmanuel, Pie IX (on y joindrait probablement Garibaldi) se voyaient secrètement, s'entendaient, s'aimaient. Au moyen âge, à diverses reprises, on chercha également, pour apaiser les haines des dominicains et des franciscains, à prouver que les fondateurs de ces deux ordres avaient été deux frères, vivant entre eux dans les rapports les plus affectueux, que leurs règles n'en firent d'abord qu'une, que saint Dominique se ceignit de la corde de saint François.

En ce qui concerne Pierre et Paul, le tra-

vail de la légende fut riche et rapide. Rome et tous ses environs, surtout la voie d'Ostie, furent comme remplis des souvenirs qu'on prétendait se rapporter aux derniers jours des deux apôtres. Une foule de circonstances touchantes, la fuite de Pierre, la vision de Jésus portant sa croix, l'*iterum crucifigi*, le dernier adieu de Pierre et de Paul, la rencontre de Pierre et de sa femme, Paul aux eaux Salviennes, Plautilla envoyant le mouchoir qui retenait ses cheveux pour bander les yeux de Paul, tout cela fit un bel ensemble, auquel il ne manqua qu'un rédacteur à la fois habile et naïf. Il était trop tard ; la veine de la première littérature chrétienne était épuisée ; la sérénité du narrateur des *Actes* était perdue ; le ton ne s'élevait plus au-dessus du conte et du roman. On ne sut pas choisir entre une foule de rédactions également apocryphes ; en

vain chercha-t-on à couvrir ces faibles récits des noms les plus vénérés (pseudo-Linus, pseudo-Marcel) ; la légende romaine de Pierre et de Paul resta toujours à l'état sporadique. Elle fut plus racontée par les guides pieux que sérieusement lue. Ce fut une affaire toute locale ; aucun texte ne se vit consacré pour la lecture dans les églises et ne fit autorité.

Beaucoup d'entre vous, Mesdames et Messieurs, iront à Rome, ou y retourneront. Eh bien ! si vous gardez quelque bon souvenir de ces conférences, allez en mémoire de moi aux eaux Salviennes, *alle tre fontane*, au delà de Saint-Paul-hors-les-Murs. C'est un des plus beaux endroits de la campagne de Rome, désert, humide, vert et triste. Une profonde dépression dans le sol, couronnée par ces grandes lignes horizontales que ne

trouble aucun détail vivant, y amène des eaux claires et froides. On y respire la fièvre, la moisissure du tombeau. Des trappistes se sont établis là et y pratiquent consciencieu sement leur suicide religieux. Quand vous ferez le voyage, asseyez-vous là un peu, pas trop longtemps (on y prend vite la fièvre), et, pendant que le trappiste vous donnera à boire de l'eau qui jaillit aux trois bonds que fit la tête de Paul, pensez à celui qui vint ici causer avec vous de ces légendes, et que vous voulûtes bien écouter avec tant de courtoisie et de bienveillante attention.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

PRONONCÉE LE 14 AVRIL 1880

ROME, CAPITALE DU CATHOLICISME

QUATRIÈME CONFÉRENCE

ROME, CAPITALE DU CATHOLICISME

Mesdames et Messieurs,

L'importance des Églises, dans la primitive communauté chrétienne, était en proportion de leur noblesse apostolique ; cela était tout simple. La garantie de l'orthodoxie était la succession des évêques par laquelle les grandes Églises se rattachaient aux apôtres. Un lien direct paraissait une assurance bien plus forte de conformité de doctrine ; on y tenait extrêmement. Or, que

dire d'une Église fondée à la fois par Pierre et par Paul? Il est clair qu'une telle Église devait passer pour avoir sur les autres une véritable supériorité. Ce fut le chef-d'œuvre d'habileté de l'Église romaine d'avoir réussi à établir cette croyance. La destinée ecclésiastique de Rome etait dès lors fixée. Quand elle aura épuisé son rôle profane, cette ville en aura un autre, un rôle sacré, un rôle à la façon de Jérusalem. Ce christianisme, qu'elle a si cruellement combattu, elle saura le confisquer à son profit : tant l'humanité échappe avec peine à ceux que le sort a désignés pour cette grande tâche séculaire, *regere imperio populos !*

Rome était sous Antonin et Marc-Aurèle au plus haut période de sa grandeur ; son règne sur le monde semblait incontesté ; aucun nuage ne se voyait à l'horizon. Loin de se ralentir, le mouvement qui portait les

provinciaux, surtout de l'Orient, à venir s'y entasser, augmentait d'intensité. La population parlant grec était plus considérable qu'elle ne l'avait jamais été. Tout ce qui voulait se faire une place au soleil aspirait à venir à Rome ; rien n'était consacré que ce qui avait pris sa marque à cette universelle exposition des produits de l'univers entier.

Le centre d'une future orthodoxie catholique était évidemment là. Sous Antonin, le germe de la papauté existe bien caractérisé. L'Église de Rome se montre de plus en plusindifférente à ces spéculations creuses du gnosticime où se complaisaient des esprits pleins de l'activité intellectuelle des Grecs, mais gâtés par les rêveries de l'Orient. L'organisation de la société chrétienne était à Rome le travail principal. Cette ville extraordinaire y appliquait son génie tout pra-

tique et la forte énergie morale qu'elle a portée dans les ordres les plus divers. Très peu soucieuse de spéculation, décidément hostile aux nouveautés dogmatiques, elle présidait en maîtresse déjà exercée à tous les changements qui s'opéraient dans la discipline et dans la hiérachie.

I

Ce qui s'élabore, vers les années 120 et 130, dans l'Église chrétienne, c'est l'épiscopat. Or la création de l'épiscopat fut éminemment l'œuvre de Rome. Toute *ecclesia* suppose une petite hiérarchie, un bureau, comme l'on dit aujourd'hui, un président, des assesseurs et un petit personnel de serviteurs. Les associations démocratiques ont soin que ces fonctions soient aussi limitées que possible quant au temps et aux attribu-

tions ; mais il résulte de là quelque chose de précaire, qui fait que jamais association démocratique n'a duré au delà des circonstances qui l'ont créée. Les synagogues juives ont eu beaucoup plus de continuité, bien que le personnel synagogal ne soit jamais arrivé à être un clergé. Cela tient à la situation subordonnée que le judaïsme a eue durant des siècles ; la pression du dehors combattait les effets des divisions intérieures. Livrée à la même absence de direction, l'Église chrétienne aurait sans doute manqué ses destinées. Si l'on eût continué à envisager les pouvoirs ecclésiastiques comme émanant de l'Église même, celle-ci eût perdu tout son caractère hiératique et théocratique. Il était écrit, à l'inverse, qu'un clergé accaparerait l'Église chrétienne, se substituerait à elle. Portant la parole en son nom, se présentant en toute chose comme son

unique fondé de pouvoirs, ce clergé sera sa force, mais en même temps son ver rongeur, la cause principale de ses futurs écroulements.

L'histoire, je le répète, n'a pas d'exemple d'une transformation plus profonde que celle qui s'opéra dans le régime de l'Église chrétienne vers le temps d'Adrien et d'Antonin. Il est arrivé dans l'Église chrétienne ce qui arriverait dans une association où les assistants abdiqueraient entre les mains du bureau, et où le bureau abdiquerait à son tour entre les mains du président, si bien qu'après cela les assistants ni même les anciens n'auraient nulle voix délibérative, nulle influence, nul contrôle sur le maniement des fonds, et que le président pourrait dire : « A moi seul, je suis l'association. » Les *presbyteri* (anciens) ou *episcopi* (officiers, surveillants) devinrent très vite les uniques

représentants de l'Église, et, presque immédiatement après, une autre révolution plus importante encore s'opéra. Entre les *presbyteri* ou *episcopi*, il y en eut un qui, par l'habitude de s'asseoir sur le premier siège, absorba les pouvoirs des autres, et devint l'*episcopos* ou le *presbyteros* par excellence. Le culte contribua puissamment à établir cette unité. L'acte eucharistique ne pouvait être célébré que par un seul, et donnait à celui qui le célébrait une extrême importance. Cet *episcopos*, avec une rapidité dont on est surpris, devint le chef du presbytérat, et par conséquent de l'Église entière. Sa *cathedra*, placée hors rang, et ayant la forme d'un fauteuil, devint un siège d'honneur, le signe de la primauté. Chaque Église n'a plus dès lors qu'un *presbyteros* en chef, qui s'appelle à l'exclusion des autres *episcopos*. A côté de cet évêque, on voit des diacres,

des veuves, un conseil de *presbyteri;* mais le grand pas est franchi ; l'évêque est seul successeur des apôtres ; le fidèle a totalement disparu. L'autorité apostolique, censée transmise par l'imposition des mains, a étouffé l'autorité de la communauté. Les évêques des différentes Églises se mettront ensuite en rapport les uns avec les autres, et constitueront l'Église universelle en une espèce d'oligarchie, laquelle tiendra des assemblées, censurera ses propres membres, décidera des questions de foi, et à elle seule formera un vrai pouvoir souverain. D'un côté, les pasteurs ; de l'autre, le troupeau. L'égalité primitive n'existe plus ; à vrai dire, elle n'avait duré qu'un jour ; l'Église n'est désormais qu'un instrument entre les mains de ceux qui la dirigent, et ceux-ci tiennent leur pouvoir non de la communauté, mais d'une hérédité spirituelle, d'une transmission

prétendant remonter aux apôtres en ligne continue. On sent que le système représentatif ne sera jamais, à un degré quelconque, la loi de l'Église chrétienne.

Ce fut l'épiscopat qui, sans nulle intervention du pouvoir civil, sans nul appui des tribunaux, établit ainsi l'ordre au-dessus de la liberté dans une société fondée d'abord sur l'inspiration individuelle. Voilà pourquoi les ébionites, qui n'ont pas d'épiscopat, n'ont pas non plus l'idée de catholicité. Au premier coup d'œil, l'œuvre de Jésus n'était pas faite pour durer. Fondée sur une croyance à la fin du monde que les années en s'écoulant devaient convaincre d'erreur, sa congrégation semblait ne pouvoir que se dissoudre dans l'anarchie. La libre prophétie, les charismes, la glossolalie, l'inspiration individuelle, c'était plus qu'il n'en fallait pour tout ramener aux proportions d'une chapelle éphémère. L'in-

spiration individuelle crée, mais détruit tout de suite ce qu'elle a créé. Après la liberté, il faut la règle. L'œuvre de Jésus put être considérée comme sauvée le jour où il fut admis que l'Église a un pouvoir direct, un pouvoir représentant celui de Jésus. L'Église dès lors domine l'individu, le chasse au besoin de son sein. L'inspiration passe de l'individu à la communauté. Le clergé est le dispensateur de toutes les grâces, l'intermédiaire entre Dieu et le fidèle. L'obéissance à l'Église, puis à l'évêque, devient le premier des devoirs; l'innovation est la marque du faux; le schisme sera désormais pour le chrétien le pire des crimes.

A certains égards, on peut dire que ce fut là une décadence, une diminution de cette spontanéité qui avait été jusque-là éminemment créatrice. Il était évident que les formes ecclésiastiques allaient absorber, étouffer

l'œuvre de Jésus, que toutes les manifestations libres de la vie chrétienne seraient bientôt arrêtées. Sous la censure de l'épiscopat, la glossolalie, la prophétie, la création des légendes, la production de nouveaux livres sacrés seront des facultés desséchées; les charismes seront réduits à des sacrements officiels. En un autre sens, cependant, une telle transformation était la condition essentielle de la force du christianisme. Et d'abord la centralisation des pouvoirs devenait nécessaire, du moment que les Églises arrivaient à être un peu nombreuses; les rapports entre ces petites sociétés pieuses ne demeuraient possibles que si elles avaient un représentant attitré, chargé d'agir pour elles. Il est incontestable, de plus, que, sans l'épiscopat, les Églises réunies un moment par le souvenir de Jésus se fussent dispersées. Les divergences de

doctrines, la différence du tour d'imagination, et par-dessus tout les rivalités, les amours-propres non satisfaits, eussent opéré à l'infini leurs effets de désunion et d'émiettement. Le christianisme eût fini au bout de trois ou quatre cents ans, comme le mithriacisme et tant d'autres sectes, à qui il n'a pas été donné de vaincre le temps. La démocratie est quelquefois éminemment créatrice; mais c'est à condition que de la démocratie sortent des institutions conservatrices, qui empêchent la fièvre révolutionnaire de se prolonger indéfiniment.

Voilà le véritable miracle du christianisme naissant. Il tira l'ordre, la hiérarchie, l'autorité, l'obéissance du libre assujettissement des volontés; il organisa la foule, il disciplina l'anarchie. Qui fit ce miracle, autrement frappant que de prétendues dérogations aux lois de la nature physique ? L'es-

prit de Jésus, fortement inoculé en ses disciples, cet esprit de douceur, d'abnégation, d'oubli du présent, cette unique poursuite des joies intérieures, qui tue l'ambition, cette préférence hautement donnée à l'enfance, ces paroles sans cesse répétées comme de Jésus : « Que celui qui est le premier parmi vous soit le serviteur de tous. » L'impression laissée par les apôtres n'y contribua pas moins. Les apôtres restèrent vivants et gouvernèrent après leur mort. L'idée que le président de l'Église tient son mandat des membres de l'Église qui l'ont nommé ne se montre pas une seule fois dans la littérature de ce temps. L'Église échappa ainsi, par l'origine surnaturelle de son pouvoir, à ce qu'il y a de caduc dans toute autorité déléguée. Une autorité législative et exécutive peut venir de la foule ; mais des sacrements, des dispensations de

grâces célestes n'ont rien à voir avec le suffrage universel. De tels privilèges viennent du ciel, ou, selon la formule chrétienne, de Jésus-Christ, source de toute grâce et de tout bien.

La religion de Jésus devint ainsi quelque chose de solide et de consistant. Le grand danger du gnosticisme, qui était de diviser le christianisme en sectes sans nombre, fut conjuré. Le mot d' « Église catholique » éclate de toutes parts, comme le nom de ce grand corps qui va désormais traverser les siècles sans se briser. Et on voit bien déjà le caractère de cette catholicité. Les montanistes sont tenus pour des sectaires ; les marcionites sont convaincus de fausser la doctrine apostolique; les différentes écoles gnostiques sont de plus en plus repoussées du sein de l'Église générale. Il y a donc quelque chose qui n'est ni le montanisme,

ni le marcionisme, ni le gnosticisme, qui est le christianisme non sectaire, le christianisme de la majorité des évêques, résistant aux sectes et les usant toutes, n'ayant, si on veut, que des caractères négatifs, mais préservé par ces caractères négatifs des aberrations piétistes et du dissolvant rationaliste. Le christianisme, comme tous les partis qui veulent vivre, se discipline lui-même, retranche ses propres excès. Il joint à l'exaltation mystique un fonds de bon sens et de modération qui tuera le millénarisme, les charismes, la glossolalie, tous ces phénomènes spirites primitifs. Une poignée d'exaltés, comme les montanistes, courant au martyre, décourageant la pénitence, condamnant le mariage, n'est pas l'Église. Le juste milieu triomphe, il ne sera donné aux radicaux d'aucune sorte de détruire l'œuvre de Jésus. L'Église est toujours d'opinion

moyenne ; elle est la chose de tout le monde, non le privilège d'une aristocratie. L'aristocratie piétiste des sectes phrygiennes, et l'aristocratie spéculative des gnostiques sont également déboutées de leurs prétentions.

Au milieu de l'énorme variété d'opinions qui remplit le premier âge chrétien, se constitue de la sorte un point fixe, l'opinion de la catholicité. Pour convaincre l'hérétique, il n'est pas nécessaire de raisonner avec lui. Il suffit de lui montrer qu'il n'est pas en communion avec l'Église catholique, avec les grandes Églises qui font remonter leur succession d'évêques jusqu'aux apôtres. *Quod semper, quod ubique* devient la règle absolue de vérité. L'argument de prescription, auquel Tertullien donnera une force si éloquente, résume toute la controverse catholique. Prouver à quelqu'un qu'il est un novateur, un tard venu dans la théologie,

c'est lui prouver qu'il a tort. Règle insuffisante, puisque, par une singulière ironie du sort, le docteur même qui a développé cette méthode de réfutation d'une manière si impérieuse, Tertullien est mort hérétique !

La correspondance entre les Églises fut de bonne heure une habitude. Les lettres circulaires des chefs des grandes Églises, lues le dimanche à la réunion des fidèles, étaient comme une continuation de la littérature apostolique. La province ecclésiastique, impliquant la préséance des grandes Églises, apparaît en germe. L'Église, comme la synagogue et la mosquée, est une chose essentiellement citadine. Le christianisme, comme le judaïsme et l'islamisme, sera une religion de villes. Le campagnard, le *paganus* sera la dernière résistance que rencontrera le christianisme. Les chrétiens ruraux, très peu nombreux, venaient sans

doute à l'église de la ville voisine. Le municipe romain devint ainsi le cadre de l'Église. Entre les villes, la *civitas,* la grande ville, a seule une véritable Église, avec un *episcopos;* la petite ville est dans la dépendance ecclésiastique de la grande. Cette primatie des grandes villes fut un fait capital. La grande ville une fois convertie, la petite ville et la campagne suivirent le mouvement. Le diocèse fut ainsi l'unité originelle du conglomérat chrétien. Quant à la province ecclésiastique, elle répondit à la province romaine; les divisions du culte de Rome et d'Augsute furent ici la loi secrète qui régla tout. Les villes qui avaient un flamine ou *archiereus* sont celles qui plus tard eurent un archevêque ; le *flamen civitatis* devint l'évêque. A partir du IIIe siècle, le flamine occupe dans la cité le rang qui plus tard fut celui de l'évêque dans le

diocèse. C'est ainsi qu'il se fait que la géographie ecclésiastique d'un pays est à très peu de chose près la géographie de ce même pays à l'époque romaine. Le tableau des évêchés et des archevêchés est celui des *civitates* antiques selon leur lien de subordination. L'empire fut comme le moule où la religion nouvelle se coagula. La charpente intérieure, les cadres, les divisions hiérarchiques furent ceux de l'Empire. Les anciens rôles de l'administration romaine et les registres de l'Église au moyen âge et même de nos jours ne diffèrent presque pas.

Ainsi ces grands organismes, qui sont devenus une part si essentielle de la vie morale et politique des peuples européens, ont tous été créés par ces hommes naïfs et sincères dont la foi est devenue inséparable de la culture morale de l'humanité. L'épiscopat, sous Marc-Aurèle, est entièrement

mûr ; la papauté existe en germe. Les conciles œcuméniques étaient impossibles ; l'empire chétien pouvait seul permettre ces grandes assemblées ; mais le synode provincial fut pratiqué dans les affaires des montanistes et de la pâque ; la présidence de l'évêque de la capitale de la province fut admise sans contestation.

II

Rome était le point où se préparait cette grande idée de catholicité. Rome devenait chaque jour de plus en plus la capitale du christianisme, et remplaçait Jérusalem comme centre religieux de l'humanité. Son Église avait sur les autres une préséance généralement reconnue. Toutes les questions douteuses qui déchirent la conscience

chrétienne viennent demander à Rome un arbitrage, sinon une solution. On fait ce raisonnement, certes bien défectueux, que, puisque Christ avait fait de Céphas la pierre angulaire de son Église, ce privilège devait s'étendre à ses successeurs. Par un tour de force sans égal, l'Église de Rome avait réussi à pouvoir se dire en même temps l'Église de Pierre et l'Église de Paul. Une nouvelle dualité mythique remplaçait celle de Romulus et de Rémus. L'évêque de Rome devenait l'évêque des évêques, celui qui avertit les autres. Rome proclame son droit (droit dangereux d'excommunier ceux qui ne marchent pas en tout avec elle. Les pauvres artémonites (sorte d'ariens anticipés) ont beau se plaindre de l'injustice du sort, qui fait d'eux des hérétiques, tandis que, jusqu'à Victor, toute l'Église de Rome pensait comme eux ; on ne les écoute pas. L'Église de

Rome se mettait dès lors au-dessus de l'histoire. L'esprit qui, en 1870, fera proclamer l'infaillibilité du pape, se reconnaît, dès la fin du IIe siècle, à des signes déjà reconnaissables. L'écrit dont fit partie le fragment latin connu sous le nom de *Canon de Muratori,* écrit à Rome vers 180, nous montre déjà Rome réglant le canon des Églises, donnant pour base à la catholicité la passion de Pierre, repoussant également le montanisme et le gnosticisme. Irénée réfute toutes les hérésies par la foi de cette Eglise, « la plus grande, la plus ancienne, la plus illustre, qui possède par une succession continue la vraie tradition des apôtres Pierre et Paul, à laquelle, à cause de sa primauté doit recourir tout le reste de l'Eglise. »

Une cause matérielle contribuait beaucoup à cette prééminence que la plupart des Églises reconnaissaient à l'Église de Rome.

Cette Église était extrêmement riche ; ses biens, habilement administrés, servaient de fonds de secours et de propagande aux autres Églises. Les confesseurs condamnés aux mines recevaient d'elle un subside. Le trésor commun du christianisme était en quelque sorte à Rome. La collecte du dimanche, pratique constante de l'Église romaine, était déjà probablement établie. Un merveilleux esprit de tradition animait cette petite communauté, où la Judée, la Grèce et le Latium semblaient avoir confondu, en vue d'un prodigieux avenir, leurs dons les plus divers. Pendant que le monothéisme juif fournissait la base inébranlable de la formation nouvelle, que la Grèce continuait par le gnosticisme son œuvre de libre spéculation, Rome s'attachait avec une suite qui étonne à l'œuvre du gouvernement. Toutes les autorités, tous les artifices lui

étaient bons pour cela. La politique ne recule pas devant la fraude ; or, la politique avait déjà élu domicile dans les conseils les plus secrets de l'Église de Rome. Des veines sans cesse renouvelées de littérature apocryphe, tantôt sous le nom des apôtres, tantôt sous le nom de personnages apostoliques comme Clément et Hermas, dès qu'elles avaient la garantie de Rome, étaient reçues avec confiance jusqu'au bout du monde chrétien.

Cette préséance de l'Église de Rome ne fit que grandir au IIIe siècle. Les évêques de Rome montrèrent une rare habileté, évitant les questions théologiques, mais toujours au premier rang dans les questions d'organisation et d'administration. La tradition de l'Église romaine passe pour la plus ancienne de toutes. Le pape Corneille tient le premier rang dans l'affaire du novatia-

nisme ; on l'y voit, en particulier, destituer les évêques d'Italie et leur donner des successeurs. Rome était aussi l'autorité centrale des Églises d'Afrique.

Et déjà même cette autorité allait aux excès. Cela se vit surtout dans l'affaire de la pâque. La question était beaucoup plus grave que nous ne serions maintenant tentés de le croire. Dans les premiers temps, tous les chrétiens continuèrent à faire de la pâque juive leur fête principale. Cette fête, ils la célébraient le même jour que les juifs, le 14 de nisan, à quelque moment de la semaine que ce jour tombât. Persuadés, selon la donnée de tous les anciens Évangiles, que Jésus, la veille de sa mort, avait mangé la pâque avec ses disciples, ils regardaient une telle solennité plutôt comme une commémoration de la Cène que comme un mémorial de la résurrection. Quand le christia-

nisme se sépara de plus en plus du judaïsme, une telle manière de voir se trouva fort ébranlée. D'abord, une tradition nouvelle se répandit, d'après laquelle Jésus, avant de mourir, n'avait pas mangé la pâque, mais était mort le jour même de la pâque juive, se substituant ainsi à l'agneau pascal. En outre cette fête purement juive blessait la conscience chrétienne, surtout dans les Églises de Paul. La grande fête des chrétiens, c'était la résurrection de Jésus, arrivée, en tout cas, le dimanche après la Pâque juive. D'après cette idée, on célébrait la fête le dimanche qui suivait le vendredi venant après le 14 de nisan.

A Rome, cette coutume prévalait, au moins depuis les pontificats de Xyste et de Télesphore (vers 120). En Asie, on était fort partagé. Les conservateurs comme Polycarpe, Méliton et toute l'ancienne école,

tenaient pour la vieille pratique juive, conforme aux premiers Évangiles et à l'usage des apôtres Jean et Philippe. Ce fut l'objet du voyage de Rome, que, vers l'an 154, Polycarpe entreprit sous le pape Anicet. L'entrevue entre Polycarpe et Anicet fut très cordiale. La discussion sur certains points paraît avoir été assez vive ; mais on s'entendit. Polycarpe ne put persuader à Anicet de renoncer à une pratique qui avait été celle des évêques de Rome avant lui. Anicet, d'un autre côté, s'arrêta quand Polycarpe lui dit qu'il tenait sa règle de Jean et des autres apôtres avec lesquels il avait vécu, disait-il, sur le pied de la familiarité. Les deux chefs religieux restèrent en pleine communion l'un avec l'autre, et même Anicet fit à Polycarpe un honneur presque sans exemple. Il voulut en effet que Polycarpe, dans l'assemblée des fidèles de Rome, pro-

nonçât à sa place et en sa présence les paroles de la consécration eucharistique. Ces hommes ardents étaient pleins d'un sentiment trop élevé pour faire reposer l'unité des âmes sur l'uniformité des rites et des observances extérieures.

Plus tard, malheureusement, Rome mit une grande obstination à faire prévaloir son rite. Vers l'an 196, la question se représenta plus vive que jamais. Les Églises d'Asie persistaient dans leur vieil usage ; Rome, toujours passionnée pour l'unité, voulut les réduire. Sur l'invitation du pape Victor, on tint des réunions d'évêques ; une vaste correspondance fut échangée. Mais les évêques d'Asie, forts de la tradition de deux apôtres et de tant d'hommes illustres, ne voulurent pas céder. Le vieux Polycrate, évêque d'Éphèse, écrivit en leur nom une lettre assez roide à Victor et à l'Église de Rome.

Ce qui prouve que la papauté était déjà née et bien née, c'est l'incroyable dessein que les termes un peu âpres de cette lettre inspirèrent à Victor. Il prétendit excommunier, séparer de l'Église universelle la province la plus illustre, parce qu'elle ne faisait pas plier ses traditions devant la discipline romaine. Il publia un décret en vertu duquel les Églises d'Asie étaient mises au ban de la communauté chrétienne. Mais les autres évêques s'opposèrent à cette mesure violente et rappelèrent Victor à la charité. Saint Irénée, en particulier, qui, par la nécessité du monde où il se trouvait transporté, avait accepté pour lui et pour ses Églises de Gaule la coutume occidentale, ne put supporter la pensée que les Églises mères d'Asie, auxquelles il se sentait attaché par le fond de ses entrailles, fussent séparées du corps de l'Église universelle. Il dissuada énergiquement Vic-

tor d'excommunier des Églises qui s'en tenaient à la tradition de leurs pères, et lui rappela les exemples de ses prédécesseurs plus tolérants. Cet acte de rare bon sens empêcha le schisme de l'Orient et de l'Occident de se produire dès le IIe siècle. Irénée écrivit de tous les côtés aux évêques, et la question demeura libre pour les Églises d'Asie.

En un sens, la procédure qu'entraîna le débat fut plus importante que le débat lui-même. A propos de ce différend, l'Église fut amenée à une notion plus claire de son organisation. Et d'abord, il fut évident que le laïque n'était plus rien. Seuls les évêques interviennent dans la question, émettent un avis. Les évêques se réunissent en synodes provinciaux, présidés per l'évêque de la capitale de la province (l'archevêque de l'avenir), quelquefois par le plus ancien. L'as-

semblée synodale aboutit à une lettre qu'on expédie aux autres Églises. Ce fut donc comme un essai d'organisation fédérative, un essai pour résoudre les questions au moyen d'assemblées provinciales présidées par les évêques, et correspondant ensuite entre elles. On chercha plus tard dans les pièces de ce grand débat des précédents pour les questions de présidence des synodes et de hiérarchie des Églises. Entre toutes les Églises, celle de Rome paraît avoir un droit particulier d'initiative. Mais cette initiative était loin d'être synonyme d'infaillibilité ; car Eusèbe déclare avoir lu les lettres où les évêques blâmaient énergiquement la conduite de Victor.

III

L'autorité, Messieurs, aime l'autorité; les autoritaires, comme on dit aujourd'hui, dans les ordres les plus divers, se donnent la main. Des hommes aussi conservateurs que les chefs de l'Église de Rome devaient avoir une forte tentation de se réconcilier avec la force publique, dont ils reconnaissaient que l'action s'exerçait souvent pour le bien. Cette tendance avait été sensible dès les premiers jours du christianisme. Jésus avait tracé la règle. L'effigie de la monnaie était pour lui le criterium suprême de la légitimité, au delà duquel il n'y avait rien à chercher. En plein règne de Néron, saint Paul écrivait : « Que chacun soit soumis aux puissances régnantes; car il n'y a pas de

puissance qui ne vienne de Dieu. Les puissances qui existent sont ordonnées par Dieu; en sorte que celui qui fait de l'opposition aux puissances résiste à l'ordre établi par Dieu... »

Quelques années après, Pierre, ou celui qui écrivit en son nom l'Épître connue sous le nom de *Prima Petri*, s'exprime d'une façon presque identique. Clément est également un sujet on ne peut plus dévoué de l'empire romain.

Enfin, un des traits de saint Luc (selon moi, il y a un lien entre saint Luc et l'esprit de l'Église de Rome), c'est son respect pour l'autorité impériale et les précautions qu'il prend pour ne pas la blesser. L'auteur des *Actes* évite tout ce qui présenterait les Romains comme les ennemis du christianisme. Au contraire, il cherche à montrer que, dans beaucoup de circonstances, ils ont dé-

fendu saint Paul et les chrétiens contre les Juifs. Jamais un mot blessant pour les magistrats civils. Luc aime à montrer comment les fonctionnaires romains ont été favorables à la secte nouvelle, parfois même l'ont embrassée, combien la justice romaine est équitable et supérieure aux passions des pouvoirs locaux. Il insiste sur les avantages que Paul dut à son titre de citoyen romain. S'il arrête son récit à l'arrivée de Paul à Rome, c'est peut-être pour n'avoir pas à raconter les monstruosités de Néron.

Certes, il y avait dans d'autres parties de l'empire des chrétiens exaltés qui partageaient entièrement les colères juives et ne rêvaient que la destruction de la ville idolâtre, identifiée par eux avec Babylone. Tels étaient les auteurs d'apocalypses et les auteurs d'écrits sibyllins. Mais les fidèles des grandes Églises étaient dans de tout autres

idées. En 70, l'Église de Jérusalem, avec un sentiment plus chrétien que patriotique, abandonna la ville révolutionnaire et alla chercher la paix au delà du Jourdain. Dans la révolte de Barkokébas, la séparation fut encore plus caractérisée. Pas un seul chrétien ne voulut prendre part à cette tentative d'un aveugle désespoir. Saint Justin, dans ses apologies, ne combat jamais le principe de l'empire; il veut que l'empire examine la doctrine chrétienne, l'approuve, la contresigne en quelque sorte et condamne ceux qui la calomnient. Le premier docteur du temps de Marc-Aurèle, Méliton, évêque de Sardes, fait des avances bien plus caractérisées encore, et s'attache à montrer que le christianisme a de quoi se faire chérir d'un vrai Romain. Dans son traité de la Vérité, conservé en syriaque, Méliton s'exprime comme un évêque du IVe siècle, expo-

sant à un Théodose que son premier devoir est de procurer par son autorité le triomphe de la vérité (sans nous dire, hélas! à quel signe on reconnaît la vérité). Que l'empire devienne chrétien, et les persécutés d'aujourd'hui trouveront que l'ingérence de l'État dans le domaine de la conscience est parfaitement légitime.

Le système des apologistes, si chaudement soutenu par Tertullien, d'après lequel les bons empereurs ont favorisé le christianisme, et les mauvais empereurs l'ont persécuté, était déjà complètement éclos. Nés ensemble, disait-on, le christianisme et l'empire avaient grandi ensemble, prospéré ensemble. Leurs intérêts, leurs souffrances, leur fortune, leur avenir, tout était en commun. Les apologistes sont des avocats, et les avocats, dans les ordres les plus divers, se ressemblent. Ils ont des arguments pour

toutes les situations et pour tous les goûts. Il s'écoulera près de cent cinquante ans avant que ces invitations doucereuses et médiocrement sincères soient entendues. Mais le seul fait qu'elles se présentent sous Marc-Aurèle à l'esprit d'un des chefs les plus éclairés de l'Église est un pronostic de l'avenir. Le christianisme et l'empire se réconcilieront, ils sont faits l'un pour l'autre. L'ombre de Méliton tressaillira de joie quand l'empire se fera chrétien et que l'empereur prendra en main la cause « de la vérité. »

Ainsi l'Église faisait déjà plus d'un pas vers l'empire. Par politesse, sans doute, mais aussi par une conséquence très légitime de ses principes, Méliton n'admet pas qu'un empereur puisse donner un ordre injuste. On était bien aise de laisser croire que certains empereurs n'avaient pas été absolument opposés au christianisme; on

aimait à raconter que Tibère avait proposé au sénat de mettre Jésus au rang des dieux ; c'était le sénat qui n'avait pas voulu. La préférence décidée du christianisme pour le pouvoir, quand il en peut espérer des faveurs, se laisse déjà entrevoir. On s'efforce de montrer, contrairement à toute vérité, qu'Adrien et Antonin ont cherché à réparer le mal causé par Néron et Domitien. Tertullien et sa génération diront la même chose de Marc-Aurèle. Tertullien doutera, il est vrai, qu'on puisse être à la fois césar et chrétien ; mais cette incompatibilité, un siècle après lui, ne frappera personne, et Constantin prouvera que Méliton de Sardes fut un homme très sagace le jour où il démêla si bien, un siècle et demi d'avance, au travers des persécutions proconsulaires, la possibilité d'un empire chrétien.

La haine du christianisme et de l'empire était la haine des gens qui doivent s'aimer un jour. Sous les Sévères, le langage de l'Église resta ce qu'il fut sous les Antonins, plaintif et tendre. Les apologistes affichent une espèce de légitimisme, la prétention que l'Église a toujours salué tout d'abord l'empereur. « Il n'y a jamais eu chez nous, dit Tertullien, de partisans de Cassius, de partisans d'Albin, de partisans de Niger. » Légère illusion ! Certes la révolte d'Avidius Cassius contre Marc-Aurèle fut un crime politique, et les chrétiens firent bien de n'y pas tremper. Quant à Sévère, Albin et Niger, ce qui décida entre eux, ce fut le succès, et l'Église n'eut d'autre mérite en s'attachant à Sévère que de bien deviner qui serait le plus fort. Ce prétendu culte de la légitimité au fond n'était que celui du fait accompli. Le principe de saint Paul portait ses fruits :

« Toute puissance vient de Dieu; celui qui tient l'épée la tient de Dieu pour le bien. »

Cette attitude correcte à l'égard du pouvoir tenait à des nécessités extérieures tout autant qu'aux principes mêmes que l'Église avait reçus de ses fondateurs. L'Église était déjà une puissante association; elle était essentiellement conservatrice; elle avait besoin d'ordre et de garanties légales. Cela se vit admirablement dans le fait de Paul de Samosate, évêque d'Antioche sous Aurélien. L'évêque d'Antioche pouvait déjà passer à cette époque pour un puissant personnage. Les biens de l'Église étaient dans sa main; une foule de gens vivaient de ses faveurs Paul était un homme brillant, peu mystique, mondain, un grand seigneur profane, cherchant à rendre le christianisme acceptable aux gens du monde et à l'auto-

rité. Les piétistes, comme on devait s'y attendre, le trouvèrent hérétique et le firent destituer. Paul résista et refusa d'abandonner la maison épiscopale. Voilà par où sont prises les sectes les plus altières; elles possèdent, et qui peut régler une question de propriété ou de jouissance, si ce n'est l'autorité civile? Aurélien passa vers ce temps à Antioche; la question lui fut déférée, et l'on vit ce spectacle original d'un souverain infidèle et persécuteur chargé de décider qui était le véritable évêque. Aurélien montra, dans cette circonstance, un bon sens laïque assez remarquable. Il se fit apporter la correspondance des deux évêques, nota celui qui était en relation avec Rome et l'Italie et décida que celui-là était le véritable évêque d'Antioche.

Le raisonnement théologique que fit dans cette circonstance Aurélien prêterait à bien

des objections; mais un fait devenait évident, c'est que le christianisme ne pouvait plus vivre sans l'empire et que l'empire d'un autre côté n'avait rien de mieux à faire que d'adopter le christianisme comme sa religion. Le monde voulait une religion de congrégations, d'églises ou de synagogues, de chapelles, une religion où l'essence du culte fût la réunion, l'association, la fraternité. Le christianisme remplissait toutes ces conditions. Son culte admirable, sa morale pure, son clergé savamment organisé, lui assuraient l'avenir.

Plusieurs fois, au IIIe siècle, cette nécessité historique faillit se réaliser. Cela se vit surtout sous ces empereurs syriens, que leur qualité d'étrangers et la bassesse de leur origine mettaient à l'abri des préjugés, et qui, malgré leurs vices, inaugurent une largeur d'idées et une tolérance incon-

nues jusque-là. Ces Syriennes d'Émèse, Julia Domna, Julia Mæsa, Julia Mammæa, Julia Soémie, belles, intelligentes, téméraires jusqu'à l'utopie, n'étant retenues par aucune tradition ni convenance sociales, ne s'arrêtent devant rien; elles font ce que jamais Romaine n'aurait osé; elles entrent au sénat, y délibèrent, gouvernent effectivement l'empire, rêvent de Sémiramis et de Nitocris. Le culte romain leur paraît froid et insignifiant. N'y étant attachées par aucune raison de famille, et leur imagination religieuse se trouvant plus en harmonie avec le christianisme qu'avec le paganisme italien, ces femmes se complaisent dans des récits de voyages de dieux sur la terre. Philostrate les enchante avec sa Vie d'Apollonius de Tyane; peut-être eurent-elles avec le christianisme plus d'une affinité secrète. Certes, Héliogabale était un insensé; et

pourtant sa chimère d'un culte monothéiste central établi à Rome et absorbant tous les autres cultes, montrait que le cercle étroit des idées des Antonins était brisé. Alexandre-Sévère alla plus loin, il fut sympathique aux chrétiens; non content de leur accorder la liberté, il plaça Jésus dans son laraire par un éclectisme touchant. La paix semble faite, non, comme sous Constantin, par la défaite d'un des partis, mais par une large réconciliation. La même chose se revit sous Philippe l'Arabe, en Orient sous Zénobie, et, en général, chez les empereurs que leur origine étrangère mettait en dehors du patriotisme romain.

La lutte redoubla de rage quand ces grands réformateurs animés de l'ancien esprit, Dioclétien et Maximien, crurent pouvoir donner à l'empire une nouvelle vie en s'en tenant au cercle étroit des idées romaines.

L'Église triompha par ses martyrs ; l'orgueil romain plia ; Constantin vit la force intérieure de l'Église, les populations de l'Asie Mineure, de la Syrie, de la Thrace, de la Macédoine, en un mot de la partie orientale de l'empire, déjà plus qu'à demi chrétiennes. Sa mère, qui avait été servante d'auberge à Nicomédie, fit miroiter à ses yeux un empire d'Orient, ayant son centre vers Nicée ou Nicomédie, et dont le nerf serait les évêques et ces multitudes de pauvres matriculés à l'Église, qui, dans les grandes villes, faisaient l'opinion. Constantin fit l'empire chrétien. Au point de vue de l'Occident cela nous étonne ; car les chrétiens n'étaient encore en Occident qu'une faible minorité ; en Orient, la politique de Constantin fut non seulement naturelle, mais commandée.

Chose singulière ! La ville de Rome reçut de cette politique le coup le plus grave qui

l'ait jamais frappée. Ce qui réussit avec Constantin, ce fut le christianisme ; mais ce fut le christianisme oriental. En bâtissant une *nouvelle Rome* sur le Bosphore, Constantin réduisit la vieille Rome à n'être plus que la capitale de l'Occident. Les cataclysmes qui suivirent, les invasions des barbares, qui épargnèrent Constantinople et tombèrent sur Rome de tout leur poids, réduisirent l'antique capitale du monde à un rôle borné, souvent humble. Cette primauté ecclésiastique de Rome qui éclate avec tant d'évidence aux IIe et IIIe siècles, n'existe plus depuis que l'Orient a une existence et une capitale séparées. Constantin est le véritable auteur du schisme entre l'Église latine et l'Église d'Orient.

Rome prend sa revanche, d'abord par le sérieux et la profondeur de son esprit d'organisation. Quels hommes que saint Sylves-

tre, saint Damase, Grégoire le Grand ! Avec un courage admirable, elle travaille à la conversion des barbares, elle se les attache, elle en fait ses clients, ses sujets. Le chef-d'œuvre de sa politique fut son alliance avec la maison Carlovingienne et le coup hardi par lequel elle rétablit dans cette maison l'empire mort depuis 300 ans. L'Église de Rome se relève alors plus puissante que jamais, et devient de nouveau pour huit siècles le centre de toutes les grandes affaires de l'Occident.

Ici s'arrête ma tâche, Messieurs ; vous confierez à d'autres le soin de raconter cette prodigieuse histoire de l'Église féodale, ses grandeurs, ses abus. Un autre ensuite vous montrera la réaction contre ces abus, le protestantisme, divisant à son tour l'Église latine et revenant à l'idée primitiv du

christianisme. Chacune de ces grandes pages historiques aura son charme et son enseignement. Celle que je vous ai racontée est pleine de grandeur. On n'est impartial que pour les morts. Tandis que le catholicisme a été une puissance ennemie, un danger pour la liberté et l'esprit humain, on avait raison de le combattre. Or, quand l'histoire sert au combat, on ne raconte pas bien. Notre siècle est le siècle de l'histoire, car c'est le siècle du doute sur les matières dogmatiques, c'est le siècle où, sans entrer dans la discussion des systèmes, un esprit éclairé se dit à lui-même : « Si, depuis que la raison existe, tant de milliers de symboles ont eu la prétention de présenter la vérité complète, et si cette prétention s'est toujours trouvée vaine, est-il bien probable que je sois plus heureux que tant d'autres et que la vérité ait attendu ma venue ici-bas pour

faire sa définitive révélation? » Il n'y a pas de révélation définitive, il y a un effort touchant de l'homme pour rendre supportable sa destinée. Mais la conséquence de cela n'est pas le dédain, c'est la bienveillance. Quiconque croit avoir quelque chose à nous apprendre sur notre destinée et sur notre fin doit être le bienvenu. Rappelez-vous, dans vos vieilles histoires, l'avis judicieux et discret de ce chef saxon de Northumbrie dans l'assemblée où l'on discuta si l'on adopterait la doctrine des missionnaires romains.

« Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose qui arrive quelquefois dans les jours d'hiver, lorsque tu es assis à table avec tes capitaines et tes hommes d'armes, qu'un bon feu est allumé, que ta salle est bien chaude, mais qu'il pleut, neige et vente au dehors. Vient un petit oiseau qui traverse la salle à tire-d'aile, entrant par une porte,

sortant par l'autre ; l'instant de ce trajet est pour lui plein de douceur, il ne sent plus ni la pluie ni l'orage ; mais cet instant est rapide ; l'oiseau a fui en un clin d'œil, et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Tels me semblent la vie des hommes sur cette terre et son cours d'un moment, comparé à la longueur du temps qui la précède et qui la suit. Ce temps d'avant la naissance et d'après la mort est ténébreux ; il nous tourmente par l'impossibilité de le connaître ; si donc la nouvelle doctrine peut nous en apprendre quelque chose d'un peu certain, elle mérite que nous la suivions. »

Hélas ! les missionnaires de Rome n'apportaient pas ce *minimum* de certitude dont le vieux chef northumbrien se déclarait, en vrai sage qu'il était, décidé à se contenter. La vie nous paraît toujours un court passage entre deux longues nuits. Heureux celui qui

se laisse endormir au vain bruit des menaces qui troublèrent autrefois la conscience humaine et ne doivent plus que la bercer ! Une seule chose est certaine, c'est le sourire paternel, qui, à certaines heures, traverse la nature, attestant qu'un œil nous regarde et qu'un cœur nous suit. Gardons-nous de toute formule absolue, qui deviendrait un jour un obstacle à la libre expansion de nos esprits. Il n'est pas de communion religieuse qui ne possède encore des dons de vie et de grâce ; mais c'est à condition qu'à une docilité humiliante succède la sympathique adhésion. La comparaison du régiment, inventée par Clément Romain, et depuis tant de fois répétée, doit être tout à fait abandonnée.

Vous avez voulu que je vous rappelle les grandeurs du catholicisme à sa plus belle époque. Je vous en remercie. Des liens d'enfance, les plus profonds de tous, m'atta-

chent au catholicisme, et, quoique je sois séparé de lui, souvent je suis tenté de dire ce que dit Job (au moins dans notre version latine) : *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo.* Cette grande famille catholique est trop nombreuse pour n'avoir pas encore un grand avenir. Les étranges excès où, depuis cinquante ans, elle s'est portée, ce pontificat inoui de Pie IX, le plus étonnant qu'il y ait dans l'histoire, ne sauraient se terminer médiocrement. Il y aura des foudres, des éclats comme tous ceux qui accompagnent les grands jours des jugements de Dieu. Et pour demeurer possible encore, acceptable à ceux qui l'ont aimée, aurait-elle beaucoup à faire, cette vieille mère qui ne saurait de sitôt mourir ? Peut-être trouvera-t-elle, pour arrêter le bras de son vainqueur, qui est la raison moderne, des arts de magicienne, des mots comme ceux que mur-

mura Balder sur le bûcher. L'Église catholique est une femme; défions-nous des paroles charmeresses de son agonie. Figurons-nous que quelque jour elle se mette à nous dire : « Mes enfants, tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Il n'y a de clair en ce monde qu'un petit rayon de lumière bleue qui traverse les ténèbres et a tout l'air d'être le reflet d'une volonté bienveillante. Venez en mon sein, où l'on trouve l'oubli. Pour qui veut des fétiches, j'ai des fétiches ; à qui veut les œuvres, j'offre les œuvres ; pour qui veut l'enivrement du cœur, j'ai le lait de mes mamelles, qui enivre. A qui veut l'amour, j'en surabonde; à qui veut l'ironie, j'en verse à pleins bords. Venez tous ; le temps des tristesses dogmatiques est passé. J'aurai de la musique et de l'encens pour vos funérailles, des fleurs pour vos mariages, l'accueil joyeux de mes clo-

ches pour vos nouveau-nés. » Eh bien ! si elle disait cela, notre embarras serait extrême. Mais elle ne le dira pas.

Votre grande et glorieuse Angleterre a résolu, Messieurs, la partie pratique de la question. Autant la solution théorique du problème religieux est impossible, autant il est facile de tracer la ligne de conduite que l'État et l'individu doivent suivre en pareille matière. Tout se résume en un seul mot, Messieurs: *liberté*. Quoi de plus simple? La foi ne se commande pas ; on croit ce qu'on croit vrai ; il ne dépend de personne de tenir pour vrai ce qu'il est amené, à tort ou à raison, à trouver faux. Nier la liberté de penser est une sorte de contradiction. Mais de la liberté de penser au droit d'exprimer ce que l'on pense, il n'y a qu'un pas. Car le droit est le même pour tous ; je n'ai le droit d'interdire à personne d'exprimer son avis ;

mais personne n'a le droit de m'interdire d'exprimer le mien. Voilà une théorie qui paraîtra bien humble aux docteurs transcendants qui se croient en possession de la vérité absolue. Nous avons sur eux un grand avantage, Messieurs. Ils sont obligés, pour être conséquents, d'être persécuteurs; à nous, il nous est permis d'être tolérants, tolérants pour tous, même pour ceux qui, s'ils le pouvaient, ne le seraient pas pour nous. Oui, allons jusqu'à ce paradoxe ; la liberté est la meilleure arme contre les ennemis de la liberté. Quelques fanatiques nous le disent avec sincérité : « Nous prenons la liberté de vous, parce que vous nous la devez d'après vos principes; mais vous ne l'auriez pas de nous, car nous ne vous la devons pas. » Eh bien! donnons-leur la liberté tout de même, et ne nous figurons pas qu'à ce marché-là nous serons dupes.

Non; la liberté est le grand dissolvant de tous les fanatismes. En réclamant la liberté pour mon ennemi, pour celui qui me supprimerait s'il en avait le pouvoir, je lui fais en réalité le plus mauvais cadeau. Je l'oblige à boire un breuvage fort, qui lui tournera la tête, tandis que moi je garderai la mienne. La science supporte le régime viril de la liberté; le fanatisme, la superstition ne le supportent pas. Nous faisons plus de tort au dogmatisme en le traitant avec une implacable douceur qu'en le persécutant; par cette douceur nous inculquons le principe même qui coupe tout dogmatisme par la base: savoir que toute controverse métaphysique est stérile et qu'en cet ordre la vérité pour chacun est ce qu'il croit entrevoir. L'essentiel n'est donc pas de faire taire un enseignement dangereux, d'éteindre telle voix discordante; l'essentiel est de mettre

l'esprit humain dans un état où la masse voie l'inutilité de ces colères. Quand cet esprit devient l'atmosphère de la société, le fanatique ne trouve presque plus à vivre. Il est vaincu lui-même par la mollesse générale. Si, au lieu de faire conduire Polyeucte au supplice, le magistrat romain l'eût renvoyé en souriant et en lui serrant amicalement la main, Polyeucte n'eût pas recommencé ; peut-être même, sur ses vieux jours, eût-il ri de son escapade et fût-il devenu un homme de bon sens.

CONFÉRENCE

PRONONCÉE A L'INSTITUTION ROYALE DE LONDRES,
LE 16 AVRIL 1880.

MARC-AURÈLE

CONFÉRENCE A L'INSTITUTION ROYALE

MARC-AURÈLE

Mesdames et Messieurs,

J'ai accepté avec grande joie de venir échanger quelques idées avec vous, en cet Institut illustre, voué aux plus hautes recherches de la science et de la vraie philosophie. Cette île où j'ai tant d'amis et que je viens de visiter si tardivement, j'y rêvais dès mon enfance. Je suis Breton de France; je voyais dans nos vieux livres l'Angleterre toujours appelée l'île des saints; et, en effet,

tous nos saints de la Bretagne armoricaine, ces saints d'une orthodoxie douteuse et qui, s'ils ressuscitaient, s'entendraient mieux avec nous qu'avec les jésuites, venaient de l'île de Bretagne. On me montrait dans leur chapelle l'auge de pierre en laquelle ils avaient passé la mer. De toutes les races, la race bretonne est celle qui a toujours pris la religion le plus au sérieux. Même quand le progrès de la réflexion nous a montré que quelques articles sont à modifier dans la liste des choses que nous avions autrefois tenues pour certaines, nous ne rompons jamais avec le symbole sous lequel nous avons d'abord goûté l'idéal. Car la foi ne réside pas pour nous en d'obscures propositions métaphysiques, elle est dans les affirmations du cœur. J'ai donc choisi pour m'entretenir avec vous, non quelqu'une de ces subtilités qui divisent, mais un de ces

sujets chers à l'âme, qui rapprochent et réunissent. Je vous parlerai de ce livre tout resplendissant de l'esprit divin, de ce manuel de la vie résignée que nous a laissé le plus pieux des hommes, le césar Marc-Aurèle-Antonin. C'est la gloire des souverains que le plus irréprochable modèle de vertu se soit trouvé dans leurs rangs, et que les plus belles leçons de patience et de détachement soient venues d'une condition qu'on suppose volontiers livrée à toutes les séductions du plaisir et de la vanité.

I

L'hérédité de la sagesse sur le trône est chose toujours rare ; je n'en vois dans l'histoire que deux exemples éclatants : dans l'Inde, la succession de ces trois empereurs mongols, Baber, Humaïoun et Akbar ; à

Rome, à la tête du plus vaste empire qui fut jamais, les deux règnes admirables d'Antonin-le-Pieux et de Marc-Aurèle. De ces deux derniers, Antonin fut, selon moi, le plus grand. Sa bonté ne lui fit pas commettre de fautes ; il ne fut pas tourmenté du mal intérieur qui rongea sans relâche le cœur de son fils adoptif. Ce mal étrange, cette étude inquiète de soi-même, ce démon du scrupule, cette fièvre de perfection sont des signes d'une nature moins forte que distinguée. Comme les plus belles pensées sont celles qu'on n'écrit pas, Antonin eut encore à cet égard une supériorité sur Marc-Aurèle ; mais ajoutons que nous ignorerions Antonin, si Marc-Aurèle ne nous avait transmis de son père adoptif ce portrait exquis, où il semble s'être appliqué par humilité à peindre l'image d'un homme encore meilleur que lui-même.

C'est lui aussi qui nous a tracé, dans le premier livre de ses *Pensées,* cet arrière-plan admirable, où se meuvent dans une lumière toute céleste les nobles et pures figures de son père, de sa mère, de son aïeul, de ses maîtres. Grâce à Marc-Aurèle, nous pouvons comprendre ce que ces vieilles familles romaines, qui avaient vu le règne des mauvais empereurs, gardaient encore d'honnêteté, de dignité, de droiture, d'esprit civil, et, si j'ose le dire, républicain. On y vivait dans l'admiration de Caton, de Brutus, de Thraséas et des grands stoïciens dont l'âme n'avait pas plié sous la tyrannie. Le règne de Domitien y était abhorré. Les sages qui l'avaient traversé sans fléchir y étaient honorés comme des héros. L'avènement des Antonins ne fut que l'arrivée au pouvoir de la société des sages dont Tacite nous a transmis les justes colères, société

de sages formée par la ligue de tous ceux qu'avait révoltés le despotisme des premiers Césars.

Le salutaire principe de l'adoption avait fait, de la cour impériale au IIe siècle, une vraie pépinière de vertu. Le noble et habile Nerva, en posant ce principe, assura le bonheur du genre humain pendant près de cent ans, et donna au monde le plus beau siècle de progrès dont la mémoire ait été conservée. La souveraineté ainsi possédée en commun par un groupe d'hommes d'élite, lesquels se la léguaient ou se la partageaient selon les besoins du moment, perdit une partie de cet attrait qui la rend si dangereuse. On arriva au trône sans l'avoir brigué, mais aussi sans le devoir à sa naissance ni à une sorte de droit divin; on y arriva désabusé, ennuyé des hommes, préparé de longue main. L'empire fut un far-

deau civil, qu'on accepta à son heure, sans que nul songeât à avancer cette heure. Marc-Aurèle y fut désigné si jeune que l'idée de régner n'eût guère chez lui de commencement et n'exerça pas sur son esprit un moment de séduction. A huit ans, quand il était déjà *præsul* des prêtres Saliens, Adrien remarqua ce doux enfant triste, et l'aima pour son bon naturel, sa docilité, son incapacité de mentir. A dix-huit ans, l'empire lui était assuré. Il l'attendit patiemment durant vingt-deux années. Le soir où Antonin, se sentant mourir, après avoir donné pour mot d'ordre au tribun de service, *Æquanimitas*, fit porter dans la chambre de son fils adoptif la statue d'or de la Fortune, qui devait toujours se trouver dans l'appartement de l'empereur, il n'y eut pour celui-ci ni surprise ni joie. Il était depuis longtemps blasé sur toutes les joies sans les avoir

goûtées; il en avait vu par la profondeur de sa philosophie l'absolue vanité.

Le grand inconvénient de la vie pratique et ce qui la rend insupportable à l'homme supérieur, c'est que, si l'on y transporte les principes de l'idéal, les qualités deviennent des défauts, si bien que fort souvent l'homme accompli y réussit moins bien que celui qui a pour mobiles l'égoïsme ou la routine vulgaire. Trois ou quatre fois la vertu de Marc-Aurèle faillit le perdre. Elle lui fit faire une première faute en lui persuadant d'associer à l'empire Lucius Vérus, envers qui il n'avait aucune obligation. Vérus était un homme frivole et sans valeur. Il fallut des prodiges de bonté et de délicatesse pour l'empêcher de faire des folies désastreuses. Le sage empereur, sérieux et appliqué, traînait avec lui dans sa litière le sot collègue qu'il s'était donné. Il le prit

toujours obstinément au sérieux; il ne se révolta pas une fois contre cet assommant compagnonnage. Comme les gens qui ont été très bien élevés, Marc-Aurèle se gênait sans cesse ; ses façons venaient d'un parti pris général de tenue et de dignité. Les âmes de cette sorte, soit pour ne pas faire de peine aux autres, soit par respect pour la nature humaine, ne se résignent pas à avouer qu'elles voient le mal. Leur vie est une perpétuelle dissimulation.

Selon quelques-uns il aurait été dissimulé envers lui-même, puisque, dans son entretien intime avec les dieux, sur les bords du Gran, parlant d'une épouse indigne de lui, il les aurait remerciés de lui avoir donné « une femme si complaisante, si affectueuse, si simple ». J'ai montré ailleurs qu'on s'est quelque peu exagéré sur ce point la patience, ou, si l'on veut, la faiblesse de Marc-Aurèle.

Faustine eut des torts; le plus grand fut d'avoir pris en aversion les amis de son mari; comme ce furent ces amis qui écrivirent l'histoire, elle en porta la peine devant la postérité. Mais une critique attentive n'a pas de peine à montrer ici les exagérations de la légende. Tout porte à croire que Faustine trouva d'abord le bonheur et l'amour dans cette villa de Lorium ou dans cette belle retraite de Lanuvium, sur les dernières pentes du mont Albain, que Marc-Aurèle décrit à Fronton, son maître, comme un séjour plein des joies les plus pures. Puis elle se fatigua de tant de sagesse. Disons tout : les belles sentences de Marc-Aurèle, sa vertu austère, sa perpétuelle mélancolie, purent sembler ennuyeuses à une femme jeune, capricieuse, d'un tempérament ardent et d'une merveilleuse beauté. Il le comprit, en souffrit et se tut. Faustine

resta toujours « sa très bonne et très fidèle épouse ». On ne réussit jamais, même après qu'elle fut morte, à lui faire abandonner ce pieux mensonge. Dans un bas-relief qui se voit encore aujourd'hui à Rome au musée du Capitole, pendant que Faustine est enlevée au ciel par une Renommée, l'excellent empereur la suit de terre avec un regard plein d'amour. Il était arrivé, ce semble, dans les derniers temps, à se faire illusion à lui-même et à tout oublier. Mais quelle lutte il dut traverser pour en arriver là ! Durant de longues années, une maladie de cœur le consuma lentement. L'effort désespéré qui fait l'essence de sa philosophie, cette frénésie de renoncement, poussée parfois jusqu'au sophisme, dissimulent au fond une immense blessure. Qu'il faut avoir dit adieu au bonheur pour arriver à de tels excès ! On ne comprendra jamais tout ce que souffrit

ce pauvre cœur flétri, ce qu'il y eut d'amertume dissimulée par ce front pâle, toujours calme et presque toujours souriant. Il est vrai que l'adieu au bonheur est le commencement de la sagesse, et le moyen le plus sûr pour trouver le bonheur. Il n'y a rien de doux comme le retour de joie qui suit le renoncement à la joie; rien de vif, de profond, de charmant comme l'enchantement du désenchanté.

Des historiens plus ou moins imbus de cette politique qui se croit supérieure parce qu'elle n'est suspecte d'aucune philosophie, ont naturellement cherché à prouver qu'un homme si accompli fut un mauvais administrateur et un médiocre souverain. Il paraît en effet que Marc-Aurèle pécha plus d'une fois par trop d'indulgence. Mais jamais règne ne fut plus fécond en réformes et en progrès. L'assistance publique, fondée par

Nerva et Trajan, reçut de lui d'admirables développements. Des collèges nouveaux pour les enfants assistés furent établis ; les procurateurs alimentaires devinrent des fonctionnaires de premier ordre et furent choisis avec un soin extrême ; on pourvut aux besoins des jeunes filles pauvres par l'institut des *Jeunes Faustiniennes*. Le principe que l'État a des devoirs en quelque sorte paternels envers ses membres (principe dont il faudra se souvenir avec gratitude, même quand on l'aura dépassé), ce principe, dis-je, a été proclamé pour la première fois dans le monde par Trajan et ses successeurs. Ni le faste puéril des royautés orientales, fondées sur la bassesse et la stupidité des hommes, ni l'orgueil pédantesque des royautés du moyen âge, fondées sur un sentiment exagéré de l'hérédité et sur une foi naïve dans les droits du sang, ne peuvent nous donner une idée de

cette souveraineté toute républicaine de Nerva. de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle. Rien du prince héréditaire ou par droit divin; rien non plus du chef militaire; c'était une sorte de grande magistrature civile, sans rien qui ressemblât à une cour ni qui enlevât à l'empereur son caractère tout privé. Marc-Aurèle, en particulier, ne fut ni peu ni beaucoup un roi dans le sens propre du mot; sa fortune était immense, mais toute employée pour le bien; son aversion pour « les Césars », qu'il envisage comme des espèces de Sardanapales, magnifiques, débauchés et cruels, éclate à chaque instant. La civilité de ses mœurs était extrême; il rendit au sénat toute son ancienne importance; quand il était à Rome, il ne manquait jamais une séance, et ne quittait sa place que quand le consul avait prononcé la formule : *Nihil vos moramur*,

patres conscripti. Presque toutes les années de son règne il fit la guerre, et il la fit bien, quoiqu'il n'y trouvât que de l'ennui. Ses insipides campagnes contre les Quades et les Marcomans furent très bien conduites ; le dégoût qu'il en éprouvait ne l'empêchait pas d'y mettre l'application la plus consciencieuse.

Ce fut dans le cours d'une de ces expéditions que, campé sur les bords du Gran, au milieu des plaines monotones de la Hongrie, il écrivit les plus belles pages du livre exquis qui nous a révélé son âme tout entière. Il est probable que, de bonne heure, il tint un journal intime de ses pensées. Il y inscrivait les maximes auxquelles il recourait pour se fortifier, les réminiscences de ses auteurs favoris, les passages des moralistes qui lui parlaient le plus, les principes qui dans la journée l'avaient soutenu, parfois les reproches

que sa conscience scrupuleuse croyait avoir à s'adresser. « On se cherche des retraites solitaires, chaumières rustiques, rivages des mers, montagnes ; comme les autres, tu aimes à rêver ces biens. A quoi bon, puisqu'il t'est permis à chaque heure de te retirer en ton âme ? Nulle part l'homme n'a de retraite plus tranquille, surtout s'il a en lui-même de ces choses dont la contemplation suffit pour rendre le calme. Sache donc jouir de cette retraite, et là renouvelle tes forces. Qu'il y ait là de ces maximes courtes, fondamentales, qui tout d'abord rendront la sérénité à ton âme et te remettront en état de supporter avec résignation le monde où tu dois revenir. » Pendant les tristes hivers du Nord, cette consolation lui devint encore plus nécessaire. Il avait près de soixante ans ; la vieillesse était chez lui prématurée. Un soir, toutes les images de sa pieuse jeunesse re-

montèrent en son souvenir, et il passa quelques heures délicieuses à supputer ce qu'il devait à chacun des êtres vertueux qui l'avaient entouré.

« Exemples de mon aïeul Vérus : Douceur de mœurs, patience inaltérable. »

« Qualités qu'on prisait dans mon père, souvenir qu'il m'a laissé : Modestie, caractère mâle. »

« Imiter de ma mère sa piété, sa bienfaisance; m'abstenir, comme elle, non seulement de faire le mal, mais même d'en concevoir la pensée; mener sa vie frugale, et qui ressemblait si peu au luxe habituel des riches. »

Puis lui apparaissent tour à tour Diogénète, qui lui inspira le goût de la philosophie et rendit agréables à ses yeux le grabat, la couverture composée d'une simple peau et tout l'appareil de la discipline hellénique;

Junius Rusticus, qui lui apprit à éviter toute affectation d'élégance dans le style et lui prêta les Entretiens d'Épictète ; Apollonius de Chalcis, qui réalisait l'idéal stoïcien de l'extrême fermeté et de la parfaite douceur ; Sextus de Chéronée, si grave et si bon ; Alexandre le grammairien, qui reprenait avec une politesse si raffinée ; Fronton, « qui lui apprit ce qu'il y a, dans un tyran, d'envie, de duplicité, d'hypocrisie, et ce qu'il peut y avoir de dureté dans le cœur d'un patricien » ; son frère Sévérus, « qui lui fit connaître Thraséas, Helvidius, Caton, Brutus, qui lui donna l'idée de ce qu'est un État libre, où la règle est l'égalité naturelle des citoyens et l'égalité de leurs droits ; d'une royauté qui place avant tout le respect de la liberté des citoyens », et, dominant tous les autres de sa grandeur immaculée, Antonin, son père par adoption, dont

il nous trace l'image avec un redoublement de reconnaissance et d'amour. « Je remercie les dieux, dit-il en terminant, de m'avoir donné de bons aïeuls, de bons parents, une bonne sœur, de bons maîtres, et, dans mon entourage, dans mes proches, dans mes amis, des gens presque tous remplis de bonté. Jamais je ne me suis laissé aller à aucun manque d'égards envers eux ; par ma disposition naturelle, j'aurais pu, dans l'occasion, commettre quelque irrévérence ; mais la bienfaisance des dieux n'a pas permis que la circonstance s'en soit présentée. Je dois encore aux dieux d'avoir conservé pure la fleur de ma jeunesse ; d'avoir été élevé sous la loi d'un prince et d'un père qui devait dégager mon âme de toute fumée d'orgueil, me faire comprendre qu'il est possible, tout en vivant dans un palais, de se passer de gardes, d'habits resplendis-

sants, de torches, de statues, m'apprendre enfin qu'un prince peut presque resserrer sa vie dans les limites de celles d'un simple citoyen, sans montrer pour cela moins de noblesse et moins de vigueur, quand il s'agit d'être empereur et de traiter les affaires de l'État. Ils m'ont donné de rencontrer un frère dont les mœurs étaient une continuelle exhortation à veiller sur moi-même, en même temps que sa déférence et son attachement devaient faire la joie de mon cœur. Grâce aux dieux encore, je me suis hâté d'élever ceux qui avaient soigné mon éducation aux honneurs qu'ils semblaient désirer. Ce sont eux qui m'ont fait connaître Apollonius, Rusticus, Maximus, et qui m'ont offert, entourée de tant de lumière, l'image d'une vie conforme à la nature. Je suis resté en deçà du but, il est vrai ; mais c'est ma faute. Si mon corps a résisté long-

temps à la rude vie que je mène ; si, malgré mes fréquents dépits contre Rusticus, je n'ai jamais passé les bornes ni rien fait dont j'aie eu à me repentir ; si ma mère, qui devait mourir jeune, a pu néanmoins passer près de moi ses dernières années ; si, chaque fois que j'ai voulu venir au secours de quelque personne pauvre ou affligée, je ne me suis jamais entendu dire que l'argent me manquait ; si moi-même je n'ai eu besoin de rien recevoir de personne ; si j'ai une femme d'un tel caractère, complaisante, affectueuse, simple ; si j'ai trouvé tant de gens capables pour l'éducation de mes enfants ; si, à l'origine de ma passion pour la philosophie, je ne suis pas devenu la proie de quelque sophiste, c'est aux dieux que je le dois. Oui, tant de bonheurs ne peuvent être l'effet que de l'assistance des dieux et d'une heureuse fortune. »

Cette divine candeur respire à chaque page. Jamais on n'écrivit plus simplement pour soi, à seule fin de décharger son cœur, sans autre témoin que Dieu. Pas une ombre de système. Marc-Aurèle, à proprement parler, n'a pas de philosophie ; quoiqu'il doive presque tout au stoïcisme transformé par l'esprit romain, il n'est d'aucune école. Selon notre goût, il a trop peu de curiosité; car il ne sait pas tout ce que devait savoir un contemporain de Ptolémée et de Galien ; il a quelques opinions sur le système du monde qui n'étaient pas au niveau de la plus haute science de son temps. Mais sa pensée morale, ainsi dégagée de tout lien avec un système, y gagne une singulière hauteur. L'auteur du livre de « l'Imitation » lui-même, quoique fort détaché des querelles d'école, n'atteint pas jusque-là ; car sa manière de sentir est essentielle-

ment chrétienne; ôtez les dogmes chrétiens, son livre ne garde plus qu'une partie de son charme. Le livre de Marc-Aurèle, n'ayant aucune base dogmatique, conservera éternellement sa fraîcheur. Tous, depuis l'athée ou celui qui se croit tel, jusqu'à l'homme le plus engagé dans les croyances particulières de chaque culte, peuvent y trouver des fruits d'édification. C'est le livre le plus purement humain qu'il y ait. Il ne tranche aucune question controversée. En théologie, Marc-Aurèle flotte entre le déisme pur, le polythéisme interprété dans un sens physique à la façon des stoïciens, et une sorte de panthéisme cosmique. Il ne tient pas beaucoup plus à l'une des hypothèses qu'à l'autre, et il se sert indifféremment des trois vocabulaires, déiste, polythéiste, panthéiste. Ses considérations sont toujours à deux faces, selon que Dieu et l'âme ont ou n'ont pas de

réalité. C'est le raisonnement que nous faisons à chaque heure ; car, si c'est le matérialisme le plus complet qui a raison, nous qui aurons cru au vrai et au bien, nous ne serons pas plus dupés que les autres. Si l'idéalisme a raison, nous aurons été les vrais sages et nous l'aurons été de la seule façon qui nous convienne, c'est-à-dire sans nulle attente intéressée, sans avoir compté sur une rémunération.

II

Nous touchons ici un grand secret de la philosophie morale et de la religion. Marc-Aurèle n'a pas de philosophie spéculative ; sa théologie est tout à fait contradictoire ; il n'a aucune idée arrêtée sur l'âme et l'immortalité. Comment fut-il profondément

moral sans les croyances qu'on regarde aujourd'hui comme les fondements de la morale ? Comment fut-il éminemment religieux sans avoir professé aucun des dogmes de ce qu'on appelle la religion naturelle ? C'est ce qu'il importe de rechercher.

Les doutes qui, au point de vue de la raison spéculative, planent sur les vérités de la religion naturelle ne sont pas, comme Kant l'a admirablement montré, des doutes accidentels, susceptibles d'être levés, tenant, ainsi qu'on se l'imagine parfois, à certains états de l'esprit humain. Ces doutes sont inhérents à la nature même de ces vérités, et l'on peut dire sans paradoxe que, si ces doutes étaient levés, les vérités auxquelles ils s'attaquent disparaîtraient du même coup. Supposons, en effet, une preuve directe, positive, évidente pour tous, des peines et des récompenses futures ; où sera le mérite

de faire le bien? Il n'y aurait que des fous qui de gaieté de cœur courraient à leur damnation. Une foule d'âmes basses feraient leur salut cartes sur table ; elles forceraient en quelque sorte la main de la Divinité. Qui ne voit que, dans un tel système, il n'y a plus ni morale ni religion? Dans l'ordre moral et religieux, il est indispensable de croire sans démonstration ; il ne s'agit pas de certitude, il s'agit de foi. Voilà ce qu'oublie le déisme, avec ses habitudes d'affirmation intempérante. Il oublie que des croyances trop précises sur la destinée humaine enlèveraient tout le mérite moral. Pour nous, on nous annoncerait un argument péremptoire en ce genre, que nous ferions comme saint Louis, quand on lui parla de l'hostie miraculeuse. Nous refuserions d'aller voir. Qu'avons-nous besoin de ces preuves brutales, qui gêneraient notre liberté? Nous craindrions

d'être assimilés à ces spéculateurs de vertu ou à ces peureux vulgaires, qui portent dans les choses de l'âme le grossier égoïsme de la vie pratique. Dans les premiers jours qui suivirent la foi à la résurrection de Jésus, ce sentiment se fit jour de la façon la plus touchante. Les vrais amis de cœur, les délicats aimèrent mieux croire sans preuve que de voir. « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! » devint le mot de la situation. Mot charmant ! Symbole éternel de l'idéalisme tendre et généreux, qui a horreur de toucher de ses mains ce qui ne doit être vu qu'avec le cœur !

Notre bon Marc-Aurèle, sur ce point comme sur tous les autres, devança les siècles. Jamais il ne se soucia de se mettre d'accord avec lui-même sur Dieu et sur l'âme. Comme s'il avait lu la « Critique de la Raison pratique », il vit bien que lorsqu'il

s'agit de l'infini aucune formule n'est absolue, et qu'en pareille matière on n'a quelque chance d'avoir aperçu la vérité une fois en sa vie que si l'on s'est beaucoup contredit. Il détacha hautement la beauté morale de toute théologie arrêtée; il ne permit au devoir de dépendre d'aucune opinion métaphysique sur la cause première. Jamais l'union intime avec le dieu caché ne fut poussée à de plus inouïes délicatesses. « Offre au gouvernement du dieu qui est au dedans de toi un être viril, mûri par l'âge, ami du bien public, un Romain, un empereur; un soldat à son poste, attendant le signal de la trompette; un homme prêt à quitter sans regret la vie. » — « Il y a bien des grains d'encens destinés au même autel; l'un tombe plus tôt, l'autre plus tard dans le feu; mais la différence n'est rien. » — « L'homme doit vivre selon la nature pen-

dant le peu de jours qui lui sont donnés sur la terre, et, quand le moment de la retraite est venu, se soumettre avec douceur, comme une olive, qui, en tombant, bénit l'arbre qui l'a produite, et rend grâce au rameau qui l'a portée. » — « Tout ce qui t'arrange m'arrange, ô cosmos. Rien ne m'est prématuré ou tardif de ce qui pour toi vient à l'heure. Je fais mon fruit de ce que portent tes saisons, ô nature. De toi vient tout; en toi est tout; vers toi va tout. » — O homme! tu as été citoyen dans la grande cité; que t'importe de l'avoir été pendant cinq ou pendant trois ans? Ce qui est conforme aux lois n'est inique pour personne. Qu'y a-t-il donc de si fâcheux à être renvoyé de la cité non par un tyran, non par un juge inique, mais par la nature même qui t'y fait entrer? C'est comme si un comédien est congédié du théâtre par le préteur qui l'y avait

engagé. Mais, diras-tu, je n'ai pas joué les cinq actes ; je n'en ai joué que trois. Tu dis bien ; mais, dans la vie, trois actes suffisent pour faire la pièce entière... Pars donc content, puisque celui qui te congédie est content.

Est-ce à dire qu'il ne se révolta pas quelquefois contre le sort étrange qui s'est plu à laisser seuls face à face l'homme avec ses éternels besoins de dévouement, de sacrifice, d'héroïsme, et la nature, avec son immoralité transcendante, son suprême dédain pour la vertu? Non. Une fois du moins l'absurdité, la colossale iniquité de la mort le frappe. Mais bientôt son tempérament complètement mortifié reprend le dessus, et il se calme. « Comment se fait-il que les dieux, qui ont ordonné si bien toutes choses, et avec tant d'amour pour les hommes, aient négligé un seul point, à savoir que les hommes d'une vertu éprouvée, qui ont eu pendant

leur vie une sorte de commerce avec la Divinité, qui se sont fait aimer d'elle par leurs actions pieuses et leurs sacrifices, ne revivent pas après la mort, mais soient éteints pour jamais? Puisque la chose est ainsi, sache bien que, si elle avait dû être autrement, ils n'y eussent pas manqué; car si cela eût été juste, cela était possible; si cela eût été conforme à la nature, la nature l'eût comporté. Par conséquent, de cela qu'il n'en est pas ainsi, confirme-toi en cette considération qu'il ne fallait pas qu'il en fût ainsi. Tu vois bien toi-même que faire une telle recherche, c'est disputer avec Dieu sur son droit. Or, nous ne disputerions pas ainsi contre les dieux, s'ils n'étaient pas souverainement bons et souverainement justes; s'ils le sont, ils n'ont rien laissé passer dans l'ordonnance du monde qui soit contraire à la justice et à la raison.»

Ah ! c'est trop de résignation, Mesdames et Messieurs. S'il en est véritablement ainsi, nous avons droit de nous plaindre. Dire que si ce monde n'a pas sa contre-partie, l'homme qui s'est sacrifié pour le bien ou le vrai doit le quitter content et absoudre les dieux, cela est trop naïf. Non, il a le droit de les blasphémer ! Car enfin pourquoi avoir ainsi abusé de sa crédulité ? Pourquoi avoir mis en lui des instincts trompeurs, dont il a été la dupe honnête ? Pourquoi cette prime accordée à l'homme frivole ou méchant ? C'est donc celui-ci, qui ne se trompe pas, qui est l'homme avisé ?... Mais alors maudits soient les dieux qui placent si mal leurs préférences ! Je veux que l'avenir soit une énigme ; mais s'il n'y a pas d'avenir, ce monde est un affreux guet-apens. Remarquez en effet que notre souhait n'est pas celui du vulgaire grossier. Ce que nous vou-

lons, ce n'est pas de voir le châtiment du coupable, ni de toucher les intérêts de notre vertu. Ce que nous voulons n'a rien d'égoïste : c'est simplement d'être, de rester en rapport avec la lumière, de continuer notre pensée commencée, d'en savoir davantage, de jouir un jour de cette vérité que nous cherchons avec tant de travail, de voir le triomphe du bien que nous avons aimé. Rien de plus légitime. Le digne empereur, du reste, le sentait bien. « Quoi ! la lumière d'une lampe brille jusqu'au moment où elle s'éteint, et ne perd rien de son éclat ; et la vérité, la justice, la tempérance, qui sont en toi, s'éteindraient avec toi ! » Toute la vie se passa pour lui dans cette noble hésitation. S'il pécha, ce fut par trop de piété. Moins résigné, il eût été plus juste ; car, sûrement, demander qu'il y ait un spectateur intime et sympathique des luttes que nous livrons pour

le bien et le vrai, ce n'est pas trop demander.

Il est possible aussi que, si sa philosophie eût été moins exclusivement morale, si elle eût impliqué une étude plus curieuse de l'histoire et de l'univers, elle eût évité certains excès de rigueur. Comme les ascètes chrétiens, Marc-Aurèle pousse quelquefois le renoncement jusqu'à la sécheresse et la subtilité. Ce calme qui ne se dément jamais, on sent qu'il est obtenu par un immense effort. Certes, le mal n'eut jamais pour lui aucun attrait ; il n'eut à combattre aucune passion : « Quoi qu'on fasse ou quoi qu'on dise, écrit-il, il faut que je sois homme de bien, comme l'émeraude peut dire : Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, il faut bien que je sois émeraude et que je garde ma couleur. » Mais, pour se tenir toujours sur le sommet glacé du stoïcisme, il lui fallut faire de cruelles violences à la nature et en

retrancher plus d'une noble partie. Cette perpétuelle répétition des mêmes raisonnements, ces mille images sous lesquelles il cherche à se représenter la vanité de toutes choses, ces preuves souvent naïves de l'universelle frivolité témoignent des combats qu'il eut à livrer pour éteindre en lui tout désir. Parfois il en résulte pour nous quelque chose d'âpre et de triste; la lecture de Marc-Aurèle fortifie, mais ne console pas; elle laisse dans l'âme un vide à la fois délicieux et cruel, qu'on n'échangerait pas contre la pleine satisfaction. L'humilité, le renoncement, la sévérité pour soi-même n'ont jamais été poussés plus loin. La gloire, cette dernière illusion des grandes âmes, est réduite à néant. Il faut faire le bien sans s'inquiéter si personne le saura. Il voit bien que l'histoire parlera de lui ; il songe parfois aux hommes du passé auxquels l'avenir l'as-

sociera. « S'ils n'ont joué qu'un rôle d'acteurs tragiques, dit-il, personne ne m'a condamné à les imiter. » L'absolue mortification où il était arrivé avait éteint en lui jusqu'à la dernière fibre de l'amour-propre.

La conséquence de cette philosophie austère aurait pu être la roideur et la dureté. C'est ici que la bonté rare de la nature de Marc-Aurèle éclate dans tout son jour. Sa sévérité n'est que pour lui. Le fruit de cette grande tension d'âme, c'est une bienveillance infinie. Toute sa vie fut une étude à rendre le bien pour le mal. Après quelque triste expérience de la perversité humaine, il ne trouve, le soir, à écrire que ce qui suit : « Si tu le peux, corrige-les; dans le cas contraire, souviens-toi que c'est pour l'exercer envers eux que t'a été donnée la bienveillance. Les dieux eux-mêmes sont bienveillants pour ces êtres; ils les aident, tant leur bonté est grande!

à acquérir santé, richesse, gloire. Il t'est permis de faire comme les dieux. » Un autre jour, les hommes furent bien méchants, car voici ce qu'il écrivait sur des tablettes : « Tel est l'ordre de la nature : des gens de cette sorte doivent, de toute nécessité, agir ainsi. Vouloir qu'il en soit autrement, c'est vouloir que le figuier ne produise pas de figues. Souviens-toi, en un mot, de ceci : dans un temps bien court, toi et lui vous mourrez : bientôt après, vos noms même ne survivront plus. » Ces réflexions d'universel pardon reviennent sans cesse. A peine se mêle-t-il parfois à cette ravissante bonté un imperceptible sourire. « La meilleure manière de se venger des méchants, c'est de ne pas se rendre semblable à eux » ; ou un léger accent de fierté : « C'est chose royale, quand on fait le bien, d'entendre dire du mal de soi. » Un jour, il a un reproche à se faire. « Tu as oublié, dit-il,

quelle parenté sainte unit chaque homme avec le genre humain; parenté non de sang et de naissance, mais participation à la même intelligence. Tu as oublié que l'âme raisonnable de chacun est un dieu, un dérivé de l'Être suprême. »

Dans le commerce de la vie, il devait être exquis, quoiqu'un peu naïf, comme le sont d'ordinaire les hommes très bons. Les neuf motifs d'indulgence qu'il se fait valoir à lui-même (livre XI, article 18) nous montrent sa charmante bonhomie en présence de difficultés de famille qui venaient peut-être de son indigne fils. « Si dans l'occasion, se dit-il à lui-même, tu l'exhortais paisiblement, et lui donnais sans colère, alors qu'il s'efforce de te faire du mal, des leçons comme celle-ci : « Non, mon enfant! nous sommes » nés pour autre chose. Ce n'est pas moi qui » éprouverai le mal, c'est toi qui t'en fais à

» toi-même, mon enfant ! » Montre-lui adroitement par une considération générale, que telle est la règle, que ni les abeilles n'agissent comme lui, ni aucun des animaux qui vivent naturellement en troupes. Dis cela sans moquerie, ni insulte, avec l'air d'une affection véritable, d'un cœur que n'aigrit point la colère ; non comme un pédant, non pour te faire admirer de ceux qui sont là ; n'aie en vue que lui seul. » Commode (si c'est de lui qu'il s'agit) fut sans doute peu sensible à cette bonne rhétorique paternelle ; une des maximes de l'excellent empereur était que les méchants sont malheureux, qu'on n'est méchant que malgré soi et par ignorance ; il plaignait ceux qui n'étaient pas comme lui ; il ne se croyait pas le droit de s'imposer à eux.

Il voyait bien la bassesse des hommes ; mais il ne se l'avouait pas. Cette façon de s'a-

veugler volontairement est le défaut des âmes d'élite. Le monde n'étant pas du tout tel qu'elles le voudraient, elles se mentent à elles-mêmes pour le voir autre qu'il n'est. De là un peu de convenu dans leurs jugements. Chez Marc-Aurèle, ce convenu nous cause parfois un certain agacement. Si nous voulions le croire, ses maîtres, dont plusieurs furent des hommes assez médiocres, auraient été sans exception des hommes supérieurs. On dirait que tout le monde autour de lui a été vertueux. Cela va à un tel point qu'on est obligé de se demander si ce frère dont il fait un si grand éloge, dans son action de grâces aux dieux, n'était pas son frère par adoption, Lucius Vérus. Il est sûr que le bon empereur était capable de fortes illusions quand il s'agissait de prêter à autrui ses propres vertus.

Cette qualité, selon une opinion qui s'est

produite dès l'antiquité, en particulier sous la plume de l'empereur Julien, lui fit commettre une faute énorme, ce fut de ne pas avoir déshérité Commode. Voilà une de ces choses qu'il est facile de dire à distance, quand les obstacles ne sont plus là, et qu'on raisonne en dehors des faits. On oublie d'abord que les empereurs qui, depuis Nerva, rendirent l'adoption un système politique si fécond, n'avaient pas de fils. L'adoption avec exhérédation du fils ou du petit-fils se voit au 1er siècle de l'empire, mais n'a pas de bons résultats. Marc-Aurèle, par principes, était évidemment pour l'hérédité directe, à laquelle il voyait l'avantage de prévenir les compétitions. Dès que Commode fut né, en 161, il le présenta seul aux légions, quoiqu'il eût un jumeau; souvent il le prenait tout petit entre ses bras et renouvelait cet acte, qui était une sorte de procla-

mation. En 166, c'est Lucius Vérus lui-même qui demande que les deux fils de Marc, Commode et Annius Vérus, soient faits césars. En 172, Commode partage avec son père le titre de Germanique ; en 173, après la répression de la révolte d'Avidius, le sénat, pour reconnaître en quelque sorte le désintéressement de famille qu'avait montré Marc-Aurèle, demande par acclamation l'empire et la puissance tribunitienne pour Commode. Déjà le mauvais naturel de ce dernier s'était trahi par plus d'un indice connu de ses pédagogues ; mais comment préjuger par quelques mauvaises notes de l'avenir d'un enfant de douze ans ? En 176, 177, son père le fait *Imperator,* consul, Auguste. Ce fut sûrement une imprudence ; mais on était lié par les actes antérieurs ; Commode, d'ailleurs, se contenait encore. Dans les dernières années, le mal se décela tout à fait ; à

chaque page des derniers livres des « Pensées », nous voyons la trace du martyre intérieur du père excellent, de l'empereur accompli, qui voit un monstre grandir à côté de lui, prêt à lui succéder et décidé à prendre en toute chose, par antipathie, le contre-pied de ce qu'il avait vu faire aux gens de bien. La pensée de déshériter Commode dut sans doute alors venir plus d'une fois à Marc-Aurèle. Mais il était trop tard. Après l'avoir associé à l'empire, après l'avoir proclamé tant de fois parfait et accompli devant les légions, venir à la face du monde le déclarer indigne eût été un scandale. Marc fut pris par ses propres phrases, par ce style d'une bienveillance convenue qui lui était trop habituel. Et, après tout, Commode avait dix-sept ans; qui pouvait être sûr qu'il ne s'améliorerait pas? Même après la mort de Marc-Aurèle, on put l'espérer. Commode

montra d'abord l'intention de suivre les conseils des personnes de mérite dont son père l'avait entouré.

Le reproche que l'on peut faire à Marc-Aurèle n'est donc pas de n'avoir point destitué son fils ; c'est d'avoir eu un fils. Ce ne fut pas sa faute si le siècle ne fut pas capable de porter tant de sagesse. En philosophie, le grand empereur avait placé si haut l'idéal de la vertu que personne ne devait se soucier de le suivre ; en politique, son optimisme bienveillant avait affaibli les services, surtout l'armée. En religion, pour avoir été trop attaché à une religion d'État dont il voyait bien la faiblesse, il prépara le triomphe violent du culte non officiel, et il laissa planer sur sa mémoire un reproche, injuste il est vrai, mais dont l'ombre même ne devrait pas se rencontrer dans une vie si pure.

Nous touchons ici à un des points les plus délicats de la biographie de Marc-Aurèle. Il est malheureusement certain que quelques condamnations à mort furent, sous son règne, prononcées et exécutées contre des chrétiens. La politique de ses prédécesseurs avait été constante à cet égard. Trajan, Antonin, Adrien lui-même virent dans le christianisme une secte secrète, antisociale, rêvant le renversement de l'empire ; comme tous les hommes attachés aux vieux principes romains, ils crurent à la nécessité de le réprimer. Il n'était pas besoin pour cela d'édits spéciaux : les lois contre les *cœtus illiciti*, les *illicita collegia* étaient nombreuses. Les chrétiens tombaient de la manière la plus formelle sous le coup de ces lois. Certes, il eût été digne du sage empereur qui introduisit tant de réformes pleines d'humanité de supprimer les édits

qui entraînaient de cruelles et injustes conséquences. Mais il faut observer d'abord que le véritable esprit de liberté, comme nous l'entendons, n'était alors compris de personne, et que le christianisme, quand il fut maître, ne le pratiqua pas mieux que les empereurs païens ; en second lieu, que l'abrogation de la loi des sociétés illicites eût été la ruine de l'empire, fondé essentiellement sur ce principe que l'État ne doit admettre en son sein aucune société différente de lui. Le principe était mauvais, selon nos idées ; il est bien certain, du moins, que c'était la pierre angulaire de la constitution romaine. Marc-Aurèle, loin de l'exagérer, l'atténua de toutes ses forces, et une des gloires de son règne est l'extension qu'il donna au droit d'association. Cependant il n'alla pas jusqu'à la racine ; il n'abolit pas complètement les lois contre les *collegia*

illicita, et il en résulta dans les provinces quelques applications infiniment regrettables. Le reproche qu'on peut lui faire est le même qu'on pourrait adresser aux souverains de nos jours qui ne suppriment pas d'un trait de plume toutes les lois restrictives des libertés de réunion, d'association, de la presse.

A la distance où nous sommes, nous voyons bien que Marc-Aurèle, en étant plus complétement libéral, eût été plus sage. Peut-être le christianisme laissé libre eût-il développé d'une façon moins désastreuse le principe théocratique et absolu qui était en lui. Mais on ne saurait reprocher à un homme d'État de n'avoir pas provoqué une révolution radicale en prévision des événements qui doivent arriver plusieurs siècles après lui. Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle ne pouvaient connaître

des principes d'histoire générale et d'économie politique qui n'ont été aperçus que de notre temps, et que nos dernières révolutions pouvaient seules révéler. En tous cas, la mansuétude du bon empereur fut en ceci à l'abri de tout reproche. On n'a pas, à cet égard, le droit d'être plus difficile que Tertullien : « Consultez vos annales, dit-il aux magistrats romains, vous y verrez que les princes qui ont sévi contre nous sont de ceux qu'on tient à honneur d'avoir eus pour persécuteurs. Au contraire, de tous les princes qui ont respecté les lois divines et humaines, nommez-en un seul qui ait persécuté les chrétiens. Nous pouvons même en citer un qui s'est déclaré leur protecteur, le sage Marc-Aurèle. S'il ne révoqua pas ouvertement les édits contre nos frères, il en détruisit l'effet par les peines sévères qu'il établit contre leurs accusateurs. » Il

faut se rappeler que l'empire romain était dix ou douze fois grand comme la France, et que la responsabilité de l'empereur dans les jugements qui se rendaient en province était très faible. Il faut se rappeler surtout que le christianisme ne réclamait pas simplement la liberté des cultes ; tous les cultes qui toléraient les autres étaient fort à l'aise dans l'empire ; ce qui fit au christianisme et au judaïsme une situation à part, c'était leur intolérance, leur esprit d'exclusion.

Nous avons donc vraiment raison de porter au cœur le deuil de Marc-Aurèle. Avec lui la philosophie a régné. Un moment, grâce à lui, le monde a été gouverné par l'homme le meilleur et le plus grand de son siècle. D'affreuses décadences suivirent; mais la petite cassette qui renfermait les

pensées des bords du Gran fut sauvée. Il en sortit ce livre incomparable où Épictète était surpassé, cet Évangile de ceux qui ne croient pas au surnaturel, qui n'a pu être bien compris que de nos jours. Véritable Évangile éternel, le livre des *Pensées* ne vieillira jamais, car il n'affirme aucun dogme. La vertu de Marc-Aurèle, comme la nôtre, repose sur la raison, sur la nature. Saint Louis fut un homme très vertueux, parce qu'il était chrétien; Marc-Aurèle fut le plus pieux des hommes, non parce qu'il était païen, mais parce qu'il était un homme accompli. Il fut l'honneur de la nature humaine et non d'une religion déterminée. La science viendrait à détruire en apparence Dieu et l'âme immortelle, que le livre des *Pensées* resterait jeune encore de vie et de vérité. La religion de Marc-Aurèle est la religion absolue, celle qui résulte du simple

fait d'une haute conscience morale placée en face de l'univers. Elle n'est d'aucune race, ni d'aucun pays. Aucune révolution, aucun changement, aucune découverte ne pourront la changer.

FIN

TABLE

CONFÉRENCES HIBBERT.

1re Conférence : En quel sens le christianisme est une œuvre romaine..... 3

2e Conférence : La légende de l'Église romaine. — Pierre et Paul..... 74

3e Conférence : Rome, centre de formation de l'autorité ecclésiastique..... 101

4e Conférence : Rome capitale du catholicisme. 149

CONFÉRENCE A L'INSTITUTION ROYALE.

Marc-Aurèle..... 209

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

